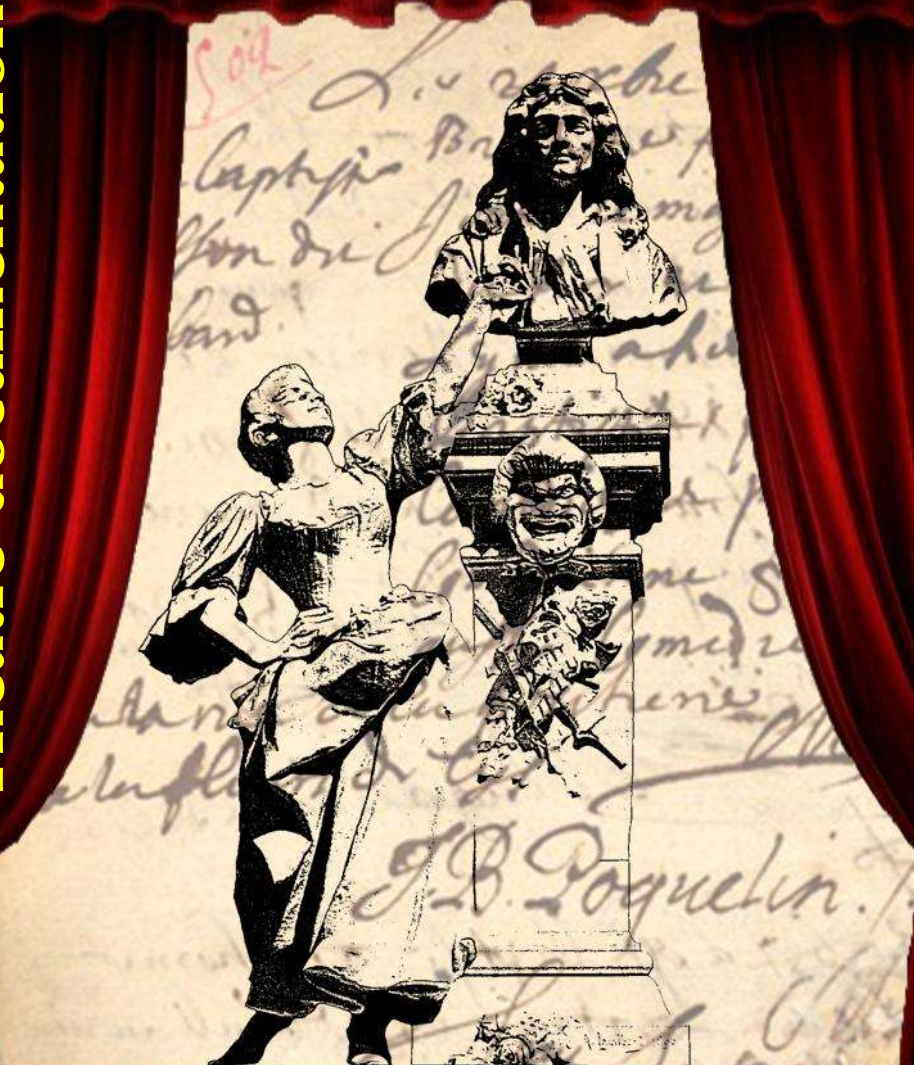




DESTOUCHES

Théâtre-documentation

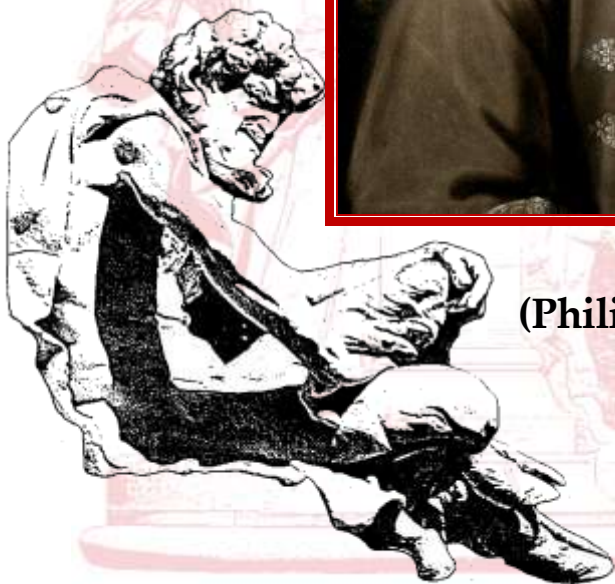


Le Trésor caché



DESTOUCHES
(Philippe Néricault, dit)

1680-1754



Le Trésor caché



LE TRÉSOR CACHÉ

Comédie en cinq actes.

Personnages

DORIMON, père de Léandre et d'Hortense

LUCIDOR, ami de Dorimon, père de Clitandre

GÉRONTE, ami de Dorimon, à qui il a laissé le soin de son fils et de sa fille, père de Julie

LÉANDRE, fils de Dorimon

CLITANDRE, fils de Lucidor

HORTENSE, fille de Dorimon

JULIE, fille de Géronte

PASQUIN, valet de Léandre

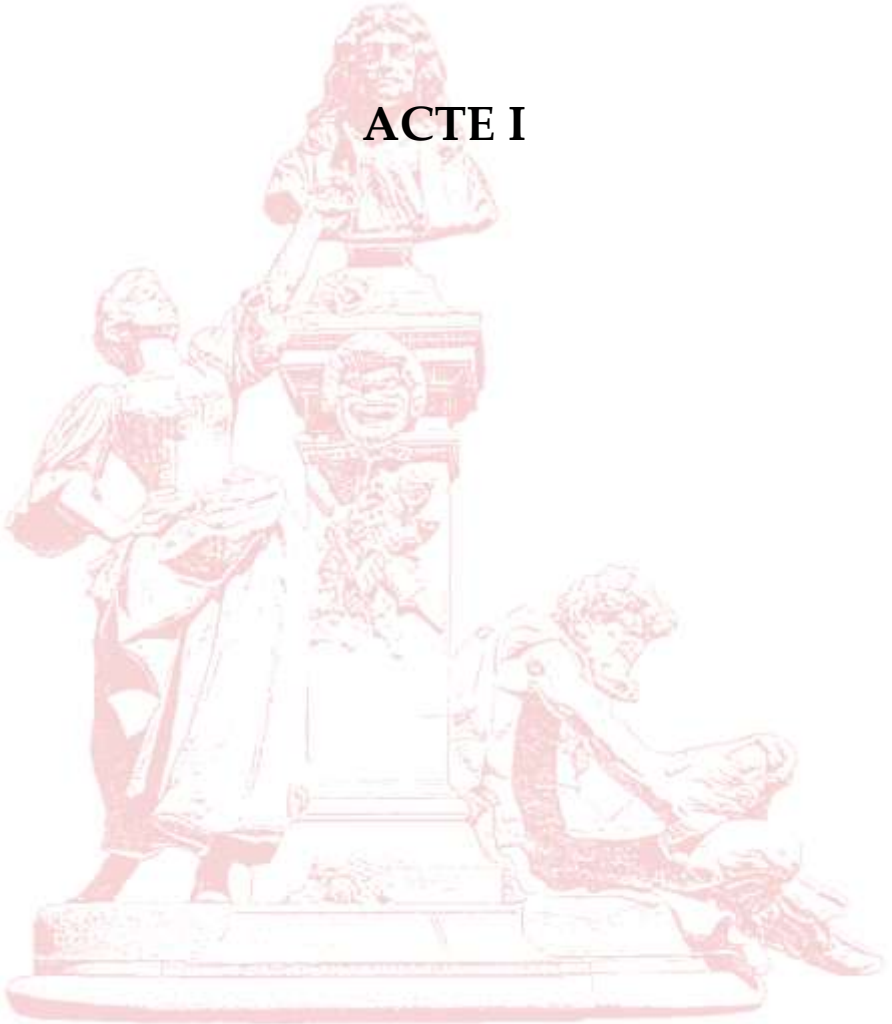
CRISPIN, valet de Lucidor

SCAPIN, valet de Dorimon

UN LAQUAIS

La scène est à Paris, dans l'avant-cour de la maison de Dorimon.

ACTE I





Scène première

LUCIDOR, *seul*

Oui, tandis que les choses les plus nécessaires sont les plus rares et les plus chères à Paris, ce qu'il y a de plus commun, et que l'on trouve partout, ce sont les faux amis et les mauvaises mœurs ; tous les quartiers regorgent de cette marchandise : mais cherchez-y la probité, la bonne foi, la vertu, vous frappez à mille portes avant que de les trouver... Je n'avais qu'un ami, qu'un seul que je pusse croire digne de mon estime, et le voilà gâté comme les autres : je ne puis plus supporter son changement, et je vais le lui reprocher eu face. Holà, quelqu'un !

Il frappe.



Scène II

GÉRONTE, LUCIDOR

GÉRONTE.

Ah ! c'est vous, mon cher Lucidor ; j'allais vous chercher.

LUCIDOR.

Et moi, je viens vous voir.

GÉRONTE.

Ma foi, j'en suis ravi ; entrons.

LUCIDOR.

Non ; nous pouvons fort bien nous entretenir ici : nous y demeurons dans un quartier où les passants ne nous interrompent pas ; d'ailleurs, ces arbres font un si bel ombrage vis-à-vis de la porte, qu'ils invitent à y prendre le frais.

GÉRONTE.

Comme il vous plaira. Qu'avez-vous ? que signifie cet air noir et triste ?

LUCIDOR.

Il vous annonce d'abord que je suis fâché contre vous, et je ne viens ici que pour vous quereller.

GÉRONTE.

Moi ?

LE TRÉSOR CACHÉ

LUCIDOR.

Vous.

GÉRONTE.

Eh ! pour quelle raison ?

LUCIDOR.

N'avez-vous pas de honte, dites-moi, d'être si différent de ce que vous étiez ?

GÉRONTE.

Eh ! en quoi, s'il vous plaît ?

LUCIDOR.

En quoi ? Qu'est devenue votre vertu ? qu'avez-vous fait de ces mœurs pures et innocentes, de ces mœurs antiques que vos pères vous avaient transmises, et que vous avez suivies si longtemps ? Ignorez-vous qu'en adoptant celles d'aujourd'hui, vous scandalisez vos anciens amis, et les exposez à se corrompre par votre exemple ?

GÉRONTE.

Juste ciel ! pouvez-vous me faire des reproches si sanglants ?

LUCIDOR.

Les gens de bien doivent se corriger les uns les autres, et un honnête homme ne peut souffrir qu'un honnête homme se déshonore ; il ne doit pas même lui passer les apparences d'un manque de bonne foi : or c'est le cas où vous êtes ; je veux que vous détruisiez jusqu'aux soupçons.

GÉRONTE.

Il est en mon pouvoir de ne faire aucun crime, mais je ne puis empêcher qu'on me soupçonne ; car mon innocence est dans le fond de mon cœur, et les soupçons sont dans le cœur d'autrui.

LUCIDOR.

D'accord.

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Mais, mon voisin, dépêchez-vous de me dire ce qui donne lieu aux étranges discours que vous me tenez. Qu'avez-vous donc à me reprocher ?

LUCIDOR.

Or écoutez. Je vous apprends, si vous ne le savez pas, qu'on tient dans le monde de très mauvais propos sur votre sujet ; on vous accuse d'être avide du gain le plus honteux ; on vous compare à un vautour qui dévore tout, amis et ennemis, sans distinction. Puis-je vous voir acquérir une réputation si infâme, sans être désespéré ? Vous souriez !

GÉRONTE.

Que ferais-je donc ? Allez, mon ami, dès que je le voudrai, je saurai détruire ces odieuses accusations, et faire rougir les gens qui ont la hardiesse de me diffamer si injustement

LUCIDOR.

Je le veux croire ; mais les faits parlent contre vous, et sont des preuves incontestables.

GÉRONTE.

Oui, quand on n'en sait pas la véritable cause.

LUCIDOR.

Dorimon, notre voisin, n'a-t-il pas été votre intime ami ?

GÉRONTE.

Il l'a été, comme il l'est encore ; et pour vous prouver qu'il m'honore de toute sa confiance, et que je la mérite, je n'aurai qu'un petit détail à vous faire.

LUCIDOR.

Voyons.

GÉRONTE.

Vous savez que Dorimon, qui aimait aveuglément son fils, ayant

LE TRÉSOR CACHÉ

prodigué follement ses biens pour fournir aux profusions de ce jeune étourdi, et s'étant presque épuisé par cette complaisance excessive, n'a point imaginé d'autre moyen de réparer sa fortune, que d'aller trouver son frère établi depuis longtemps aux Indes, et qui s'y est puissamment enrichi.

LUCIDOR.

Je sais cela.

GÉRONTE.

Vous n'ignorez pas non plus, mon cher ami, que Dorimon, ayant perdu sa femme un mois avant son départ, fit porter chez moi les débris de son naufrage, et me pria de recevoir et de prendre sous ma conduite son fils déjà majeur, et sa fille âgée de dix-huit ans : par là, vous devez être convaincu, Lucidor, que, s'il ne m'eût pas regardé comme un autre lui-même, il ne m'eût pas confié ces précieux dépôts.

LUCIDOR.

Eh ! pourquoi donc avez-vous souffert que ce fils, l'unique cause de sa ruine, ait achevé de se perdre depuis le départ de son père ? Pourquoi n'avoir pas fait tous vos efforts pour le corriger, et pour le tirer de ses égarements et de ses débauches ?

GÉRONTE.

Ce que son père n'a pu faire par son autorité, pouvais-je le faire par mes conseils et par mes remontrances ?

LUCIDOR.

Du moins (et voici le point capital)... Mais qui est ce maraud-là qui nous écoute ?



Scène III

LUCIDOR, GÉRONTE, PASQUIN

GÉRONTE.

Vous l'avez très bien qualifié ; c'est Pasquin. Que cherches-tu ?

PASQUIN.

Ce que je cherche ? Mon libertin de maître. Je ne le trouve nulle part, et je venais voir s'il n'était point chez vous.

GÉRONTE.

Coquin, en quelque lieu qu'il soit, tu le sais mieux que moi : tu feins de l'ignorer, bonne bête, pour avoir un prétexte à venir m'épier, ou peut-être me dérober quelque chose pour lui.

PASQUIN.

Moi, Monsieur ! Sachez que je ne suis ni espion, ni voleur : si vous ne me connaissez pas pour honnête homme, tant pis pour vous ; je le suis pourtant, et j'en donne ma parole d'honneur.

GÉRONTE.

Ô la bonne caution ! Va, va, tel maître, tel valet.

PASQUIN.

Si le maître et le valet se ressemblaient, le maître ne se serait pas ruiné si vite, et le pauvre valet ne serait ni affamé, ni altéré, ni mal vêtu ; car moi qui vous parle, j'aime l'abondance et la propreté.

LE TRÉSOR CACHÉ

GÉRONTE.

Tu ne les as que trop aimées, aussi-bien que ton maître. Personne n'a plus contribué que toi à sa destruction.

PASQUIN.

J'avoue que je n'y ai pas nui. Mais est-ce ma faute, Monsieur, si je suis né complaisant et crédule ?

GÉRONTE.

Comment ! que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Je veux dire que mon humeur est si liante, qu'elle plie d'abord sous l'humeur d'autrui. Celle de mon maître était de se ruiner ; la mienne était de le laisser faire. Me payait-il pour le corriger, ou pour lui complaire ?

LUCIDOR.

Ce maraud est captieux : on le prendrait pour un philosophe.

PASQUIN.

Et on ne se tromperait pas ; j'excelle dans la morale.

LUCIDOR.

Oh ! oui, tu le prouves par ta conduite, et par celle de Léandre.

PASQUIN.

Sans contredit. N'est-ce pas être philosophe, que de mépriser les biens de ce monde ? Et ne nous sommes-nous pas défaits des nôtres avec un courage héroïque ? À la vérité, Léandre s'est hâté plus que je ne voulais ; mais il se croyait inépuisable, et je l'ai cru sur sa parole : ce qui vous prouve ma bonne foi ; car les plus honnêtes gens sont les plus crédules.

GÉRONTE, à *Lucidor*.

Ne croiriez-vous pas que c'est un honnête homme qui parle ?

LUCIDOR.

Bien fou qui juge des hommes par leurs discours !

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Puisque ton maître et toi vous êtes si philosophes, vous devez soutenir courageusement la misère, et vous êtes à même l'un et l'autre d'exercer cette morale dans laquelle tu te piques d'exceller... Allons, courage, mes enfants, faites gloire de la pauvreté ; rien ne sied mieux à des philosophes.

PASQUIN.

Je ne la haïrais point si elle me nourrissait un peu mieux ; mais elle fait trop jeûner ses disciples : ma taille devient excessivement fine, et j'aime à remplir mon habit.

GÉRONTE.

Oh bien ! ce ne sera pas chez moi que tu le rempliras. Va-t'en jeûner avec ton maître.

PASQUIN.

Mon maître, depuis qu'il est pauvre, m'est encore bien plus cher qu'il n'était lorsqu'il roulait sur l'or et l'argent ; et, tel que vous me voyez, Monsieur, je me ferais hacher pour lui. Mais il m'a échappé depuis quelques jours, et je ne sais plus où le trouver.

GÉRONTE.

Menteur !

PASQUIN.

Non, foi de philosophe. Tout ce que je sais, c'est qu'il est quelque part avec deux ou trois de ses amis qu'il aide à se ruiner comme lui. J'enrage de ne pas savoir le lieu de la scène ; car, franchement, j'ai besoin d'un peu de récréation.

GÉRONTE.

Va la chercher ailleurs : ôte-toi de mes yeux, maraud ! et garde-toi bien de rôder ici davantage.

PASQUIN.

Avant que de partir, Monsieur, j'ai une petite grâce à vous

LE TRÉSOR CACHÉ

demander.

GÉRONTE.

Quelle grâce ?

PASQUIN.

C'est de vouloir bien me prêter une pistole.

GÉRONTE.

Moi ?

PASQUIN.

Je m'en vais vous en faire mon billet.

LUCIDOR.

Son billet ! c'est de l'or en barre !

PASQUIN.

Assurément, et Monsieur l'endossera.

LUCIDOR.

Tu n'as qu'à t'y attendre !

GÉRONTE.

Écoute, mon enfant ; tout ce que je puis faire pour ton service, c'est de te prêter vingt coups de nerf de bœuf.

PASQUIN.

Je les accepterai volontiers, mais à une condition.

GÉRONTE.

Qui est ?

PASQUIN.

Qui est que vous me permettrez de vous les rendre. J'aime à payer mes dettes.

GÉRONTE.

Attends, misérable !

PASQUIN.

Je n'ai pas le loisir ; serviteur. Que vois-je ? *Vivat !* c'est mon cher maître !

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Léandre ?

PASQUIN.

Lui-même ; je ne crains plus rien.





Scène IV

LÉANDRE, GÉRONTE, LUCIDOR, PASQUIN

PASQUIN, à Léandre.

Que je suis ravi de vous voir ! Allons, sans façon, embrassez-moi.

LÉANDRE.

Oh ! de tout mon cœur.

GÉRONTE, à Léandre.

C'est donc vous, Monsieur ?

LÉANDRE.

Vous voyez.

GÉRONTE.

Peut-on savoir d'où vous sortez depuis huit jours ?

PASQUIN.

De quelque part qu'il vienne, il est le très bien venu. Mon pauvre maître !

LÉANDRE.

Je sors de chez un de mes bons amis, où, ma foi, j'ai bien passé mon temps.

GÉRONTE.

Dites de chez une de vos bonnes amies.

DESTOUCHES

LÉANDRE.

Non, d'honneur ! Oh, parbleu ! je suis bien revenu des femmes.

PASQUIN.

Et moi aussi.

LÉANDRE.

Un de mes camarades m'a mené à sa petite maison, qui n'est qu'à deux lieues de Paris, et nous ne nous y sommes amusés, lui et trois autres amis, qu'à faire bonne chère, et à persifler un jeune Seigneur qui doit son titre à la finance, et qui se ruine avec nous pour se décrasser.

PASQUIN.

Il n'y a pas de mal à cela.

GÉRONTE.

On voit bien que vous sortez de quelque bonne compagnie. Grand Dieu ! comme le voilà fait !

PASQUIN.

Il est dans son négligé.

GÉRONTE.

Les cheveux hérissés, les yeux hors de la tête, et un masque de tabac sur le visage.

PASQUIN.

C'est le bon air.

LUCIDOR, *à part.*

Quel homme, juste ciel ! Le dangereux voisin pour mon fils !

GÉRONTE.

Est-ce aussi le bon air de porter une vieille broderie qui ne montre plus que le carton, et du linge dont les manchettes sont en filigrane ? N'êtes-vous pas honteux de vous montrer en cet équipage ?

PASQUIN.

Il n'est pas glorieux.

LE TRÉSOR CACHÉ

LÉANDRE.

Ceux qui me connaissent savent qui je suis, sans que mon habit les en instruisse ; et je laisse à ceux qui ne me connaissent pas, la liberté de juger de moi ce qu'il leur plaira.

GÉRONTE.

Ah ! si votre père vous voyait en cet état !

PASQUIN.

Qu'il lui donnerait d'argent pour se remettre en équipage !

GÉRONTE.

Lui ? Il n'en ferait rien, s'il m'en voulait croire.

LÉANDRE.

Bon homme, il n'est pas question de prêcher ; je n'ai pas le sou.

GÉRONTE.

Ni moi non plus.

PASQUIN.

Ni moi, sur mon honneur.

LÉANDRE, *à Pasquin.*

Ni toi ? Nous verrons. Tu as des comptes à me rendre.

PASQUIN, *à Léandre.*

Mon mémoire est prêt ; mais il ne vous enrichira pas.

GÉRONTE, *à Léandre.*

Vous devez être en argent comptant. Ne vous ai-je pas payé cinquante mille livres pour le prix de votre maison ?

LUCIDOR, *à Géronte.*

Vous osez dire cela devant moi ?

GÉRONTE.

Oui.

LUCIDOR.

Je ne vous reconnais plus.

LÉANDRE.

Il est vrai que j'ai touché cinquante mille francs ; mais...

DESTOUCHES

PASQUIN.

Mais nous les avons placés à fonds perdu.

GÉRONTE.

Et très perdu, j'en suis sûr.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur ; je ne suis point usurier, et me suis mis à mon aise par les voies permises.

PASQUIN.

Tubleu ! nous avons la conscience délicate.

LÉANDRE.

Pour faire cet arrangement, je suis dans le besoin, et je viens vous emprunter mille écus.

PASQUIN.

Monsieur est trop galant homme pour les refuser à un jeune homme qui s'épuise pour s'enrichir.

GÉRONTE.

Moi, vous prêter mille écus ! Je n'en ai pas vingt chez moi. Je me suis mis à sec pour trouver votre somme.

LÉANDRE.

Ah ! père Harpagon, je voudrais avoir toutes vos vieilles pistoles.

PASQUIN.

Nous les placerions bien encore.

GÉRONTE.

Tout aussi bien que le prix de la maison.

LÉANDRE.

Il faut du moins que vous me donniez votre table pendant quelques jours.

PASQUIN.

Jusqu'à ce que nous touchions l'intérêt de notre argent.

GÉRONTE.

Je laisserais un libertin comme vous vivre avec ma fille ! En me

LE TRÉSOR CACHÉ

vendant votre maison, vous vous êtes réservé un petit logement dans la basse-cour sur l'écurie ; tenez-vous-y, mes enfants, et vivez-y comme vous pourrez ; mais, à coup sûr, mon bon Monsieur, ma fille ne vous verra non plus que si vous étiez aux Grandes-Indes avec votre père.

LÉANDRE.

Non ? Malgré vous je la verrai, malgré vous je l'aimerai, et malgré vous je l'épouserai.

GÉRONTE.

Vous l'épouserez !

PASQUIN, *fièrement.*

Oui, nous l'épouserons.

GÉRONTE.

Que le ciel l'en préserve ! J'aimerais mieux la donner à un inconnu qu'à un homme que je ne connais que trop.

LÉANDRE.

C'est ce qu'il faudra voir.

GÉRONTE.

Parbleu ! ceci n'est pas mauvais ! Qu'en dites-vous, mon voisin ?

LUCIDOR.

Je dis que Monsieur a le ton décisif.

GÉRONTE.

Très décisif ; mais il ne m'impose pas.

LÉANDRE.

Qu'il vous impose ou non, je vous signifie, encore une fois, que j'aime, que j'adore votre fille, et que tôt ou tard elle sera ma femme. Me la promettez-vous ?

GÉRONTE.

Je vous promets que vous l'épouserez quand vous serez le plus sage de tous les hommes.

DESTOUCHES

LÉANDRE.

En ce cas-là, me donnez-vous votre parole ?

GÉRONTE.

Oh ! oui, je vous la donne, et assurément je ne risque rien.

LÉANDRE.

Plus que vous ne pensez : je fais déjà des réflexions, et je mets ordre à mes affaires.

PASQUIN.

Rien ne sera mieux arrangé. L'ordre est une si belle chose !

GÉRONTE.

Il est temps, ma foi, de vous arranger, quand vous êtes ruiné de fond en comble !

LÉANDRE.

Comptez qu'un jour vous me verrez aussi mesquin et aussi avare que vous.

PASQUIN.

Nous tondrons sur un œuf.

GÉRONTE.

Oui, oui, je vous verrai sage, si nous vivons deux ou trois siècles.

LÉANDRE.

Oh ça, finissons. Voulez-vous me donner à dîner ?

GÉRONTE.

Je dîne en ville.

LÉANDRE.

Eh bien ! je dînerai avec Julie et avec ma sœur.

GÉRONTE.

Cela ne se peut, je les emmène avec moi ; elles sont invitées.

PASQUIN.

Pour moi, qui ne suis pas fier, je m'invite à dîner avec vos gens.

GÉRONTE.

Mes gens ne mangent point chez moi ; ils ont leur argent à

LE TRÉSOR CACHÉ

dépenser.

PASQUIN.

Que maudite soit la maison où personne ne dîne ! Croyez-moi, mon cher maître, allons chercher fortune ailleurs ; nous ne la ferons pas ici.

LÉANDRE.

Adieu, beau-père : en dépit de vous je serai votre gendre, et bientôt après votre héritier.

GÉRONTE.

Dépêchez-vous donc ; car ma fille sera pourvue avant qu'il soit vingt-quatre heures.

LÉANDRE.

Quiconque aura la hardiesse de l'épouser ne sera pas longtemps votre gendre, je vous en avertis : prenez sur cela vos mesures, et ne précipitez rien, croyez-moi, si vous êtes aussi sage que vous croyez l'être.

GÉRONTE.

Pensez-vous que vos menaces m'épouvantent ?

LÉANDRE.

Gardez-vous de me désespérer. Au revoir. Suis-moi, Pasquin.

PASQUIN.

Oh ! volontiers. J'ai la force de jeûner quand je jeûne avec vous.



Scène V

GÉRONTE, LUCIDOR

LUCIDOR.

Voilà deux bonnes têtes ensemble !

GÉRONTE.

J'en suis désolé pour mon cher Dorimon.

LUCIDOR.

Tout ce que ces deux libertins viennent de dire ne me confirme que trop ce que j'avais appris de la conduite affreuse de votre pupille ; car il l'est en quelque sorte, puisque son père vous l'avait confié, et c'est ce qui vous rend inexcusable. Au lieu de répondre à la juste attente du père, en vous efforçant d'arrêter les désordres du fils, vous vous êtes rendu plus coupable que lui.

GÉRONTE.

Qu'ai-je donc fait, je vous prie ?

LUCIDOR.

N'avez-vous pas acheté de ce dissipateur la maison dans laquelle vous demeurez présentement ?

GÉRONTE.

N'était-il pas en droit de la vendre ? C'était le bien de sa mère ; il est majeur.

LE TRÉSOR CACHÉ

LUCIDOR.

Avec quel sang-froid il me répond ! Acheter la maison de votre ami, n'est-ce pas l'en chasser ? En la payant argent comptant, n'est-ce pas fournir à son fils un couteau pour s'égorger ?

GÉRONTE.

Pouvais-je me dispenser de lui payer sa maison, puisqu'il ne la vendait que pour avoir de l'argent ?

LUCIDOR.

Non ; mais il ne fallait pas l'acheter : c'est une action infâme que Dorimon, s'il revient des Indes, ne vous pardonnera jamais. Pour moi, j'en rougis pour vous. Ô l'ami généreux et fidèle ! Faites-le dépositaire de vos biens, il saura bien en faire son profit.

GÉRONTE.

Par les reproches insupportables que vous me faites, Lucidor, vous me forcez enfin à vous confier un secret que je ne devais révéler à personne. Promettez-moi sur votre honneur de le garder inviolablement.

LUCIDOR.

Je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

GÉRONTE.

Vous saurez donc... Prenons garde qu'on ne nous écoute.

LUCIDOR.

Je n'aperçois qui que ce soit ; parlez hardiment.

GÉRONTE *regarde de tous côtés en parlant.*

Vous saurez donc que notre ami Dorimon... Je meurs de peur que quelque curieux...

LUCIDOR.

Achevez, j'y prends garde.

GÉRONTE, *d'un air inquiet.*

Que Dorimon, dis-je, deux jours avant son départ... me fit voir

DESTOUCHES

dans le jardin de cette maison... un trésor qu'il y avait caché.

LUCIDOR.

Un trésor !

GÉRONTE.

Considérable, puisqu'il monte à deux cent cinquante mille livres, en beaux louis d'or bien trébuchants.

LUCIDOR.

Oh, oh ! voilà ce que je n'aurais jamais soupçonné.

GÉRONTE.

C'est un assez bon reste d'une fortune honnête ; mais, en le confiant à ma fidèle amitié, il me conjura, les larmes aux yeux, de lui bien garder le secret, et surtout de faire en sorte que son fils n'en eût jamais la moindre connaissance. C'est à quoi je me suis toujours appliqué. Si notre ami revient bientôt des Indes, comme je l'espère, je lui restituerai fidèlement son trésor : s'il tarde trop longtemps à revenir, mon dessein est d'en faire usage pour marier sa fille, dès que je pourrai lui trouver un parti sortable.

LUCIDOR.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Quelle joie je ressens ! Je suis charmé, ravi, enchanté, de vous retrouver plus digne que jamais de mon estime et de mon amitié. Cher ami, pardonnez-moi mes cruels soupçons, et souffrez que je vous embrasse de toute ma force.

GÉRONTE.

Très volontiers ; mais souffrez vous-même que j'achève. Il s'en est peu fallu, mon cher ami, que notre malheureux jeune homme n'ait rendu la prudence de son père et ma discrétion inutiles. Ce libertin, dépourvu de toutes ressources, s'avisait, vers la fin de l'année dernière, de faire afficher à cette porte un large écriteau, contenant ces mots, en très gros caractères, MAISON À VENDRE.

LE TRÉSOR CACHÉ

Vingt acheteurs se présentèrent d'abord. Or, à présent, je vous demande ce que vous auriez fait à ma place. Devais-je souffrir que le trésor du père de cet étourdi passât dans les mains de l'acquéreur ?

LUCIDOR.

Cette idée me fait frémir...

GÉRONTE.

Je me hâtai donc de prévenir tous ceux qui se présentaient ; j'achetai la maison que je payai de mes propres deniers, pour sauver le trésor, et n'y point toucher. J'ai cru même le mettre encore plus en sûreté, en prenant le parti de venir occuper cette maison, et d'y transporter ma famille et mes effets. Eh bien ! suis-je un avare infâme, avide du gain le plus honteux ? suis-je ce cruel vautour, qui dévore amis et ennemis sans distinction ?

LUCIDOR.

Ah ! de grâce, mon cher Géronte, ne redoublez pas ma confusion. Je meurs de honte d'avoir si mal interprété l'action la plus généreuse que l'on puisse faire.

GÉRONTE.

Il ne me reste donc plus qu'à vous conjurer, par notre ancienne amitié, d'embrasser aussi vivement que moi les intérêts de notre ami, et de m'aider de vos conseils sur ce qui concerne ses enfants. La conjoncture est délicate.

LUCIDOR.

Vous me trouverez à cet égard aussi vif que vous-même ; comptez absolument sur moi. Ah ! que me voilà soulagé ! Au revoir, cher ami.

GÉROSTE.

Gardez bien notre secret.

DESTOUCHES

LUCIDOR.

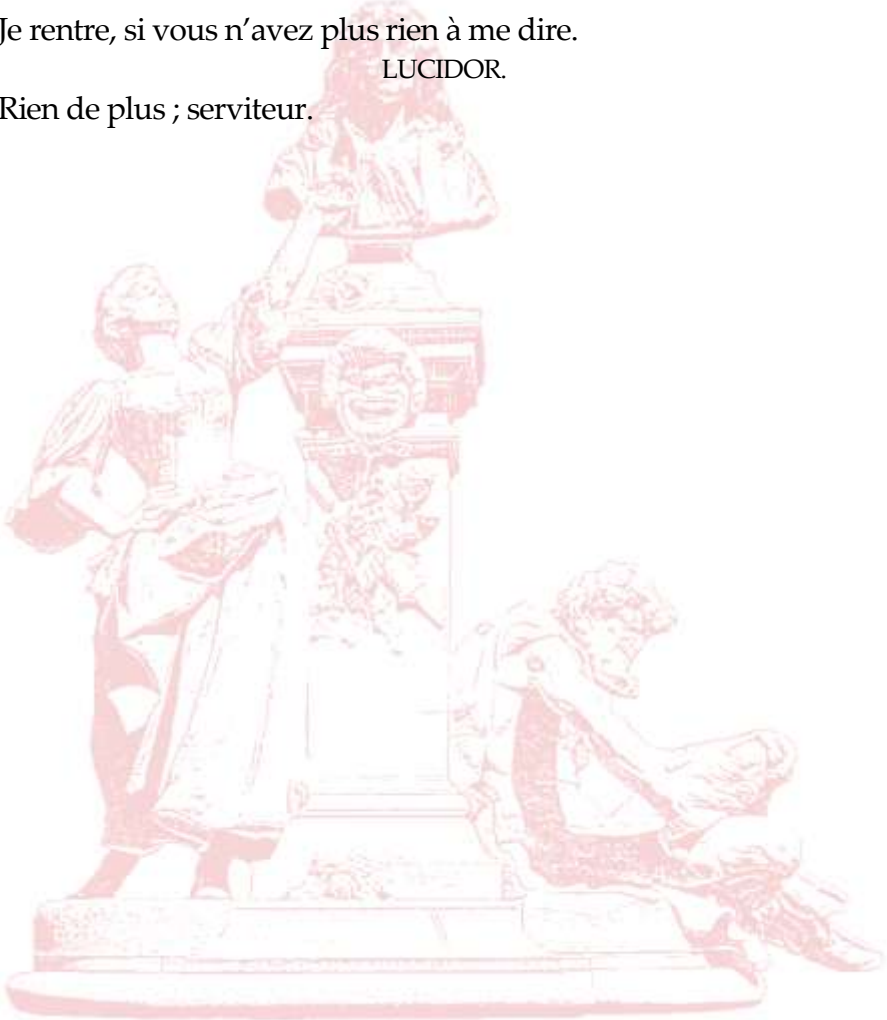
On m'arracherait plutôt la vie que de me le faire violer. Sans adieu.

GÉRONTE.

Je rentre, si vous n'avez plus rien à me dire.

LUCIDOR.

Rien de plus ; serviteur.



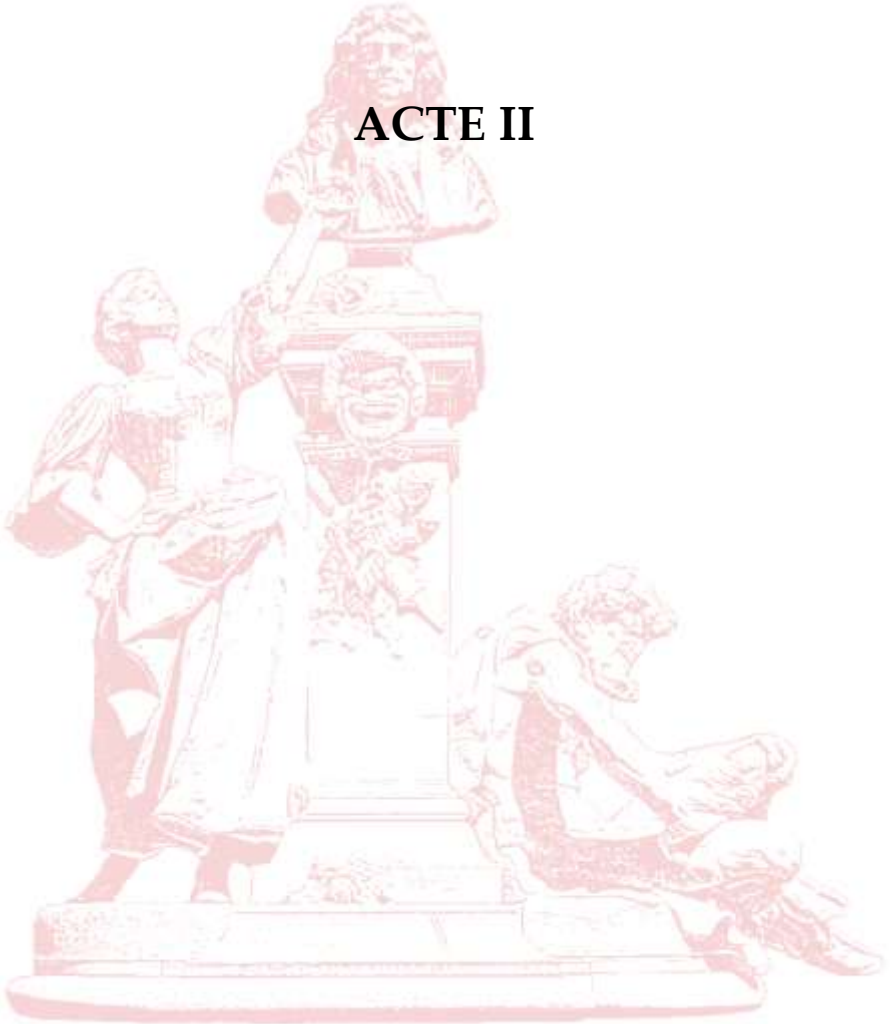


Scène VI

LUCIDOR, *seul*

Fiez-vous maintenant à ces discoureurs, à ces indignes oisifs, qui négligent leurs affaires pour se mêler de celles d'autrui, qui vont de maison en maison recueillir de fausses anecdotes, pour les distribuer aux sots qui les écoutent, et pour placer leurs jugements téméraires dans des têtes aussi vides que les leurs : ces misérables conteurs devraient être punis sévèrement, et bannis de la société. Si jamais je suis assez impertinent pour les croire, je permets à tout le monde de juger aussi mal de moi que j'ai mal jugé de mon pauvre ami.

ACTE II





Scène première

JULIE, HORTENSE

JULIE.

Je suis lasse du jardin, qui m'offre toujours les mêmes objets ; promenons-nous devant la porte, ma chère Hortense, en attendant que mon père nous emmène ; nous nous amuserons à contrôler les passants.

HORTENSE.

Quels passants peut-on contrôler ici ? des gens de la lie du peuple ? Valent-ils la peine d'être observés ?

JULIE.

Eh, eh ! il y a de bons hasards quelquefois.

HORTENSE.

Ils sont bien rares, ce me semble, dans un séjour si écarté.

JULIE.

Ils n'en sont que plus agréables. Par exemple, si Clitandre, notre voisin, passait devant nous, chemin faisant, comme assez souvent cela lui arrive, ce petit hasard vous fâcherait-il ? Ah, ah ! ma question vous émeut, et il me semble que vous rougisiez !

HORTENSE.

Moi ! pourquoi rougirais-je ?

DESTOUCHES

JULIE.

Mais je vous le demande ; vous le savez mieux que moi.

HORTENSE.

En vérité, ma chère Julie, je ne sais rien du tout.

JULIE.

Oh ! que pardonnez-moi, vous savez quelque chose ; et moi aussi, je vous en avertis.

HORTENSE.

Vous m'impatientez.

JULIE.

Je vous impatiente ! Tant mieux ; cela confirme ce que je savais déjà.

HORTENSE.

Mais qu'est-ce donc que je sais et que vous savez ?

JULIE.

Que lorsque Clitandre vous salue en passant, il vous regarde tendrement en s'inclinant jusqu'à terre, et que vous lui souriez en lui rendant sa révérence, et en le suivant des yeux tant que vous pouvez. Ne savez-vous pas cela comme moi ?

HORTENSE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ?

JULIE.

Mais cela signifie que vos yeux se parlent, et que ce qu'ils se disent est fort éloquent.

HORTENSE.

Fort éloquent ?

JULIE.

Oui ; si éloquent que j'en suis touchée, moi qui ne suis que spectatrice.

HORTENSE.

Je ne sais rien de tout cela : Clitandre ne m'a jamais parlé ; ses

LE TRÉSOR CACHÉ

regards, ses politesses sont très équivoques, et peuvent avoir rapport à vous comme à moi.

JULIE.

Oh ! je vous garantis qu'il n'y a point d'équivoque en tout ceci ; je commence à m'y connaître.

HORTENSE.

Pour moi, j'y en trouve beaucoup, et je n'ai que trop de raisons d'y en trouver.

JULIE.

Que trop de raisons ! voilà un ton et une expression qui tiennent un peu de la jalousie. Autre signe évident que je sais ce que vous savez.

HORTENSE.

Oh ! puisque vous me faites une guerre si vive, je me retire.

JULIE.

Adieu donc. Revenez, revenez vite ; j'aperçois Clitandre.

HORTENSE, *revenant promptement.*

Clitandre ! Et de quel côté ?

JULIE.

Ah ! je ne vois plus rien ; je crois que je me suis trompée.

HORTENSE.

Quel plaisir prenez-vous à me jouer de la sorte ? Ce n'est pas que je me soucie de Clitandre ; mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

JULIE.

Et moi je n'aime pas qu'une amie soit dissimulée. Je crois que mille raisons vous obligent à n'avoir rien de réservé pour moi ; et tant que vous vous obstinerez à me fermer votre cœur, je ne vous laisserai point en repos.

HORTENSE, *en soupirant.*

Ah ! ma chère Julie !

DESTOUCHES

JULIE.

Courage ! encore un petit soupir : c'est un tendre prélude qui nous promet quelque chose de touchant.

HORTENSE.

Je vois qu'il n'y a plus moyen de vous échapper : vous avez des yeux si clairvoyants et une attention si perçante, qu'il est impossible de vous dérober son secret.

JULIE.

Eh ! pourquoi me le déroberiez-vous ?

HORTENSE.

Pourquoi ? Eh ! mais... si par malheur nous étions rivales ? Que sait-on ? Clitandre est si aimable !

JULIE, *la contrefaisant.*

Si aimable ! Il paraît donc tel à vos yeux ?

HORTENSE.

Je l'avoue.

JULIE.

Je ne dissimule point que j'en juge comme vous.

HORTENSE.

Ah, cruelle ! Et vous osez me le dire ?

JULIE.

Vraiment oui, je l'ose : mais ne craignez rien, mon cœur est déjà pourvu.

HORTENSE.

Mais là... tout de bon ?

JULIE.

Oh ! tout de bon, je vous assure : je ne balance point à vous en faire l'aveu, et je ne suis point façonnière comme vous.

HORTENSE.

Vous m'encouragez à vous demander quel est le mortel heureux qui possède votre cœur.

LE TRÉSOR CACHÉ

JULIE.

Cet heureux mortel, puisque vous le croyez, est de tous les mortels le mortel le moins digne de le posséder ; un inconstant, un libertin, un étourdi, un dissipateur.

HORTENSE.

Ah ! c'est mon frère.

JULIE.

Vous l'avez dit, belle indiscreète ; c'est lui-même.

HORTENSE.

Vous pouvez l'aimer ?

JULIE.

À la fureur.

HORTENSE.

Eh ! pourquoi cela ?

JULIE.

C'est que je suis folle.

HORTENSE.

En vérité, je vous plains.

JULIE.

Je me plains aussi moi-même, et cela ne me guérit pas. Il faut qu'il m'ait ensorcelée, car aucun de ses défauts ne m'échappe ; mais sa figure charmante, son esprit enjoué, son petit air mutin, ont je ne sais quel piquant dont je ne puis me défendre ; et j'aimerais mieux mille fois être malheureuse avec lui, qu'heureuse avec un autre.

HORTENSE.

Voilà un goût bien singulier !

JULIE.

J'en ris moi-même la première ; mais il en sera ce qu'il pourra, ma folie est opiniâtre, et n'en démordra point : je suis blessée jusqu'au fond du cœur.

DESTOUCHES

HORTENSE.

C'est ce qui redouble ma compassion pour vous. Si mon frère ressemblait à Clitandre, que je vous trouverais raisonnable !

JULIE.

Eh bien ! tenez, voyez la bizarrerie : un jeune homme aussi sage, aussi sérieux, aussi rangé que Clitandre paraîtrait maussade à mes yeux, et m'ennuierait à la mort.

HORTENSE.

Ah ! que nos goûts sont différents ! C'est la sagesse de Clitandre qui m'inspire du penchant pour lui.

JULIE.

À la bonne heure.

HORTENSE.

Ce qui me désespère, c'est qu'il a de grands biens, et que mon frère nous a ruinés. Jamais le père de Clitandre ne voudra consentir qu'il épouse une fille qui n'a plus d'autre fortune que l'espérance.

JULIE.

C'est ce que je crains pour vous ; et voilà un triste nœud à vos amours aussi-bien qu'aux nôtres. Les pères incommodés n'ont des yeux que pour le bien ; mais le ciel fera peut-être un miracle en notre faveur : il me semble que nous le méritons bien. En attendant ce miracle, aimons toujours, et conservons toujours une douce espérance.

HORTENSE.

Ah ! pour le coup, ma chère Julie, voici Clitandre. Je crains qu'il ne passe encore sans nous aborder.

JULIE.

Tenez-vous à l'écart, je m'en vais un peu l'agacer.

HORTENSE.

Mais pas trop, je vous prie ; il pourrait s'y méprendre, et ne faire

LE TRÉSOR CACHÉ

attention qu'à vous,

JULIE.

Point de jalousie ; je me comporterai de manière qu'il ne pourra s'y tromper.





Scène II

CLITANDRE, JULIE, HORTENSE

JULIE, à *Clitandre qui passe, en lui faisant la révérence.*

Monsieur, je suis votre très humble servante.

CLITANDRE, *s'approchant peu à peu.*

Mademoiselle, je suis votre très humble serviteur. Mademoiselle Hortense permet-elle aussi que j'aie l'honneur de lui faire la révérence ?

Clitandre et Hortense se saluent profondément.

JULIE, à *Clitandre.*

Avez-vous quoique chose à dire à mon père ? Il est à la maison ; je m'en vais l'avertir, ayez la bonté de m'attendre.

CLITANDRE.

Je vous avoue que ce n'est pas lui que je cherche ; mais mon père pourra-t-il le trouver dans une heure ou deux ?

JULIE.

Oui, Monsieur ; nous ne sortirons que pour aller dîner en ville.

CLITANDRE.

Cela suffît ; mais je vous importune trop longtemps, et je crains d'interrompre votre conversation.

LE TRÉSOR CACHÉ

JULIE.

Un homme de votre mérite n'importune jamais.

CLITANDRE.

Vous me faites trop d'honneur.

JULIE.

D'ailleurs, nous sommes si souvent ensemble, Mademoiselle et moi, qu'on peut, sans nous fâcher, interrompre nos entretiens.

CLITANDRE, *regardant Hortense.*

Mademoiselle est-elle de votre sentiment ?

JULIE.

Je vous en réponds.

CLITANDRE.

Cependant elle ne dit mot, et paraît bien rêveuse.

JULIE.

Elle parle peu, mais elle pense beaucoup.

CLITANDRE.

C'est qu'elle a bien de l'esprit.

JULIE.

Infiniment ; mais elle brille encore plus par le goût que par l'esprit.

CLITANDRE.

Je le crois.

JULIE.

Je pourrais vous en donner une preuve indubitable, une preuve même qui vous toucherait.

HORTENSE, *bas, à Julie.*

Paix donc !

JULIE.

La voilà qui me fait signe de me taire. Ne craignez rien, ma chère amie, je ne lui dirai pas qu'il vous inspire une parfaite estime.

HORTENSE, *bas, à Julie.*

Vous en dites trop.

DESTOUCHES

JULIE.

Et même une estime si vive, qu'elle pourrait aller plus loin.

HORTENSE, à *Clitandre*.

Croyez, Monsieur, que je ne suis occupée que de ma tristesse.

CLITANDRE.

En effet, vous n'avez que trop sujet de vous affliger.

JULIE.

Et vous prenez grande part à son affliction, n'est-il pas vrai ?

CLITANDRE.

Je vous avoue que j'en suis pénétré.

JULIE.

Pénétré, dites-vous ?

CLITANDRE.

Autant qu'on puisse l'être.

JULIE.

Comptez, Monsieur, qu'Hortense est pénétrée de votre tendre compassion.

CLITANDRE.

Plus tendre mille fois que je ne puis l'exprimer.

JULIE.

C'est la plus douce consolation qu'elle pût recevoir.

CLITANDRE.

Plût au ciel ! Que je serais heureux, si je pouvais adoucir ses malheurs !

JULIE.

En vérité, Monsieur, voilà un compliment très obligeant pour elle.

CLITANDRE.

Un compliment, dites-vous ?

JULIE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

CLITANDRE.

C'est... ce que l'on peut sentir de plus intéressant... c'est en un

LE TRÉSOR CACHÉ

mot... c'est mon cœur qui parle.

JULIE.

Ah ! puisque c'est lui qui parle, il faut lui répondre.

À Hortense.

Remerciez donc Monsieur.

HORTENSE, *tendrement.*

Il ne m'est guère possible de lui exprimer l'excès de ma reconnaissance.

JULIE.

L'excès !

À Clitandre.

Entendez-vous ce mot-là ? Il est énergique, au moins.

CLITANDRE.

Que ne puis-je m'en flatter !

JULIE.

Dans un bon cœur, c'est quelque chose de si vif que la reconnaissance ! N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que la vôtre est d'une espèce à mériter qu'on fasse mille efforts pour la rendre encore plus excessive ?

HORTENSE.

Tout ce que je puis dire, c'est que je suis sensible à la compassion qu'inspirent mes malheurs. Rien n'est plus odieux que l'ingratitude.

JULIE.

Pour moi, je la déteste, et je sais que Mademoiselle en est incapable, surtout à votre égard.

HORTENSE.

À l'égard de qui que ce puisse être.

CLITANDRE, *à Hortense.*

Je ne mérite en effet aucune distinction ; mais ma plus grande ambition serait de la mériter.

DESTOUCHES

JULIE.

C'est une ambition digne de vous, et Mademoiselle est digne de vous l'inspirer.

HORTENSE.

Oh ! point du tout.

JULIE.

Pardonnez-moi ; je vous connais mieux que vous-même, et je sais tout ce que vous valez. Soyez sûr, Monsieur (et je vous en donne ma parole), que vous ne pouvez trop vous intéresser pour Hortense : plus je vis avec elle, plus je la trouve aimable.

HORTENSE.

En vérité, vous me faites rougir.

CLITANDRE, à Julie.

J'étais déjà de votre avis, Mademoiselle, et je suis charmé que vous me confirmiez dans mon opinion.

JULIE.

Tenez, Monsieur, il est sûr que vous m'en remercirez quelque jour : vous êtes galant homme, homme aimable, homme d'esprit, de bonne famille, et puissamment riche ; Hortense est jeune, belle, sage, et d'une famille distinguée : et ce qui relève toutes ces belles qualités aux yeux d'un homme tel que vous, si je ne me trompe, elle est aussi malheureuse qu'aimable.

HORTENSE.

Ne l'écoutez point, Monsieur ; son aveugle amitié pour moi vous exagère mon faible mérite, et je vous déclare que je me crois très indigne de l'idée qu'elle veut vous en donner.

CLITANDRE.

Avec votre permission, belle Hortense, je m'en rapporte plus à Mademoiselle qu'à vous, sur tout ce qui peut vous regarder ; et, si j'étais convaincu que la vivacité de mes sentiments pût vous

LE TRÉSOR CACHÉ

engager à n'en pas rejeter l'hommage, je vous proteste, je vous jure... Vous ne m'écoutez pas.

JULIE, *bas, à Hortense.*

Des serments ! la conversation s'anime ; ne la laissons pas refroidir,

Haut.

Jurez toujours, Monsieur ; je vous écoute, moi.

HORTENSE.

Ne voyez-vous pas, Monsieur, qu'elle se réjouit à mes dépens ?

JULIE.

Je gage que Monsieur ne prend point mes discours pour des plaisanteries.

CLITANDRE.

Je crois, sans balancer, tout ce que vous me dites de votre amie, et mon cœur m'en dit encore plus.

JULIE.

Je gage aussi que vous l'aimez.

CLITANDRE.

Je l'adore ; daignez l'en assurer pour moi.

JULIE.

Oh ! vous pouvez bien prendre cette peine-là vous-même.

CLITANDRE.

Le respect...

JULIE.

Bon, bon ! le respect ; si on l'écoutait toujours, on ne s'entendrait jamais. Allons, une bonne déclaration dans toutes les formes.

CLITANDRE.

Mais, puis-je présumer qu'elle sera bien reçue ?

JULIE, *à Hortense.*

Un petit mot de réponse.

DESTOUCHES

HORTENSE, *d'un air embarrassé.*

Monsieur...

JULIE, *à Clitandre.*

Tenez, cela est clair comme le jour.

CLITANDRE, *à Hortense.*

Encore deux mots, je vous conjure.

HORTENSE.

Je ne sais que vous dire.

JULIE, *à Clitandre.*

Vous comprenez cela ?

CLITANDRE.

Mais... pas trop bien.

JULIE.

Cependant rien n'est plus intelligible. Ne savoir que répondre, c'est dire que l'on répondrait volontiers.

CLITANDRE.

L'aimable commentaire ! Voulez-vous, belle Hortense, que je m'en tienne à cette explication ?

HORTENSE.

Mon amie me jette dans une confusion...

JULIE.

Confusion !

À Clitandre.

Vous avez de l'esprit : donnez à ce terme le sens le plus favorable ; on ne vous désavouera pas, je vous en suis caution.



Scène III

UN LAQUAIS, JULIE, HORTENSE,
CLITANDRE

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Mademoiselle, Monsieur vous demande.

JULIE.

Je te suis.

À Clitandre.

Je suis bien fâchée, Monsieur, de vous laisser seul avec Hortense : si elle vous ennueie, vous le lui direz sans façon, et vous la prierez de rentrer.

HORTENSE.

Je n'ennuierai point Monsieur, car je rentre avec vous.

CLITANDRE.

Et vous me quittez, cruelle ! sans me tirer d'incertitude.

JULIE, *à Hortense.*

Il vous nomme cruelle, et vous souffrez cela ?

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Monsieur s'impatientera.

JULIE.

Je m'en vais : attendez-moi tous deux, je reviens tout à l'heure.

DESTOUCHES

HORTENSE, à *Julie*.

Je crois que votre père me demande aussi. Adieu, Monsieur, jusqu'au revoir.

JULIE.

Jusqu'au revoir ! Ah ! voilà parler.

À *Clitandre*.

Quand on dit jusqu'au revoir, c'est-à-dire revenez bientôt.

CLITANDRE.

Au moins je vous avertis, belle Hortense, que je prends au pied de la lettre les interprétations de votre amie.

HORTENSE.

Vous les prendrez... comme il vous plaira.

JULIE, à *Clitandre*.

On vous laisse carte blanche. Promenez votre imagination, elle a du terrain pour s'étendre.

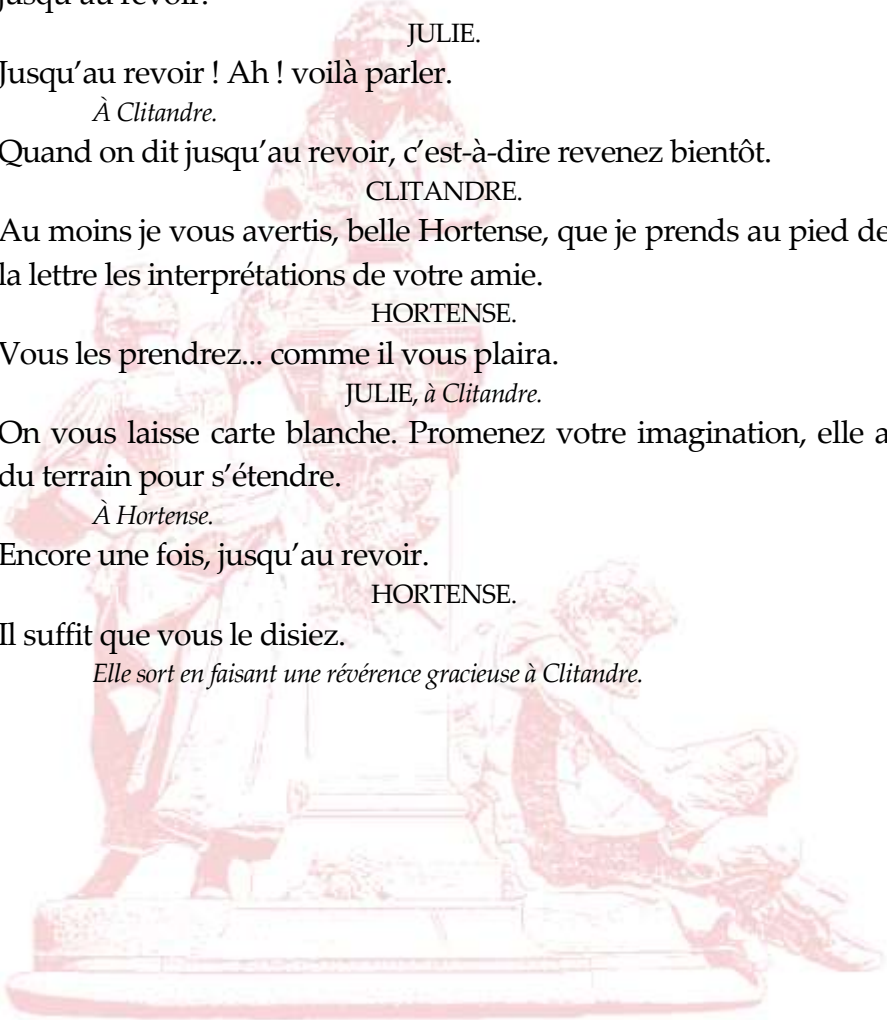
À *Hortense*.

Encore une fois, jusqu'au revoir.

HORTENSE.

Il suffit que vous le disiez.

Elle sort en faisant une révérence gracieuse à Clitandre.





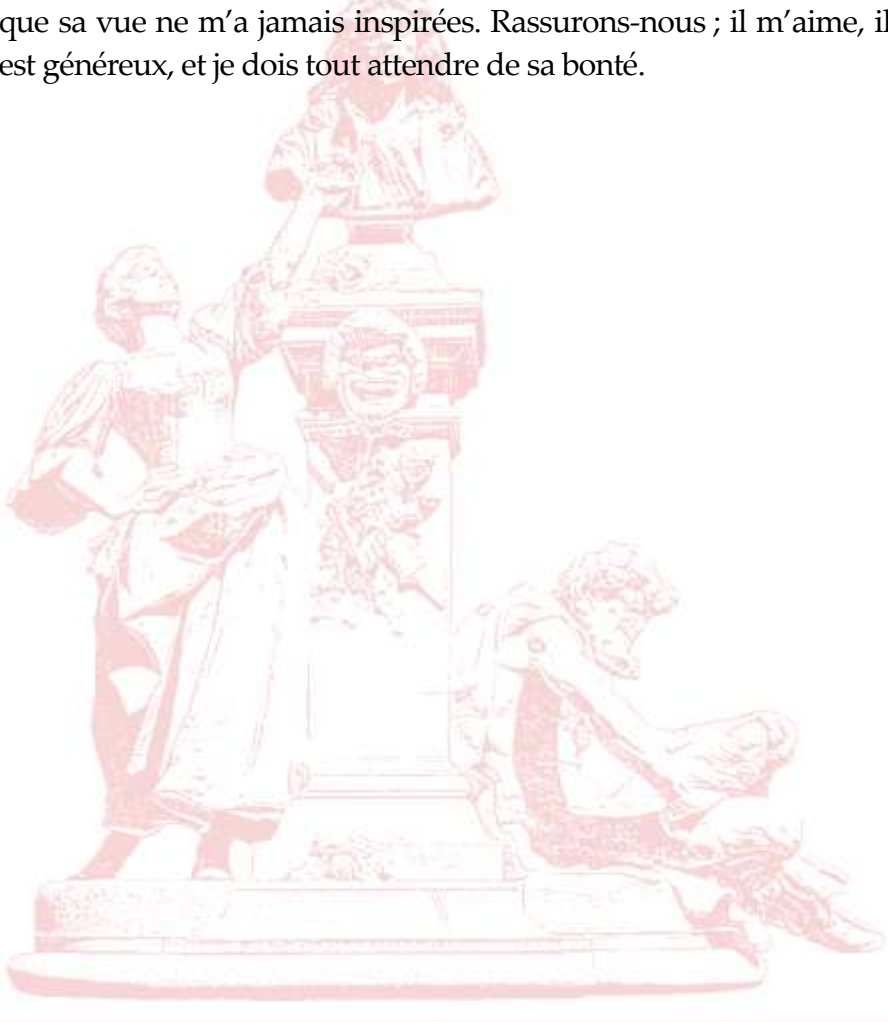
Scène IV

CLITANDRE, *seul*

Quelle heureuse conformité je trouve entre les manières d'Hortense et ma façon de penser ! Que sa timidité, que sa pudeur ont de charmes pour moi, et que je les crois préférables au libre enjouement de son amie ! Oui, divine Hortense, vous êtes née pour moi, comme je me flatte d'être né pour vous. Je ne doute plus qu'une heureuse sympathie ne dispose nos cœurs à se donner l'un à l'autre. Vos yeux, tout modestes qu'ils sont, semblent me l'annoncer, malgré vous, quoique votre bouche plus timide n'ose encore me confirmer leur langage. Que d'appas vous me forcez d'aimer ! Mais rien ne les rend plus puissants sur mon cœur, que l'excès de votre infortune. Peut-il être un bonheur plus touchant pour moi, que le plaisir de réparer vos disgrâces ? Rendre heureux l'objet qu'on adore, c'est le comble de la félicité, d'une félicité mille fois plus parfaite que celle de faire une fortune immense, en unissant des biens considérables avec des richesses égales : tristes unions, auxquelles l'intérêt préside, et dont la suite la plus ordinaire est la discorde et la haine ! Peut-être que mon père ne pense pas si délicatement que moi sur cet article ; c'est la seule

DESTOUCHES

crainte qui traverse mes espérances : mais je vais faire tant d'efforts pour l'entraîner dans mes sentiments, que je me flatte de vaincre sa répugnance. Le voici : je commence à sentir des alarmes que sa vue ne m'a jamais inspirées. Rassurons-nous ; il m'aime, il est généreux, et je dois tout attendre de sa bonté.





Scène V

LUCIDOR, CLITANDRE

LUCIDOR, *à part.*

Où peut être mon fils ?

CLITANDRE.

Le voici, mon père, tout prêt à recevoir vos ordres et à les exécuter.

LUCIDOR.

La conduite que vous avez tenue jusqu'ici ne me permet pas d'en douter. Oh çà, mon fils, écoutez-moi. Nous avons un étrange voisinage, dont je crains depuis longtemps les effets : vous vous promenez souvent devant une maison dont il sort des influences dangereuses pour un homme de votre âge. Le mauvais exemple est une contagion qui fait bien du ravage en peu de temps.

CLITANDRE.

Il est vrai ; cependant jusqu'à ce jour, mon père, il n'a pas fait sur moi la moindre impression.

LUCIDOR.

Je le veux croire ; mais la tendresse que j'ai pour vous me cause de terribles alarmes.

CLITANDRE.

Eh ! qui peut vous les inspirer ?

DESTOUCHES

LUCIDOR.

Vous vivez, mon fils, dans un siècle où les mœurs sont bien perverses et bien corrompues ; elles peuvent pénétrer jusqu'à votre cœur, malgré mes leçons et mes soins. Les libertins, les méchants ne se contentent pas de l'être ; leur ambition est d'avoir et de former des disciples. Ils n'y réussissent que trop facilement, et leurs principes produisent tant d'effet, que tous les cœurs en paraissent imbus. Ils ont rendu la vertu ridicule, principalement aux yeux de la jeunesse, qui se fait une gloire de la mépriser, et croit que le libertinage est le bon air dont elle doit se parer en entrant dans le monde ; conjoncture déplorable pour un fils que j'aime si tendrement.

CLITANDRE.

Quelque dangereuse qu'elle puisse être, mon père, vous devez sentir qu'elle ne l'est pas pour moi.

LUCIDOR.

Tant mieux pour vous, mon cher fils. Heureux celui qui s'est acquis l'empire sur son cœur, et qui ne le confie qu'à soi-même ! Quelque prix que lui coûte cette conquête, les vrais plaisirs ne sont que pour lui.

CLITANDRE.

Je n'en ai jamais senti de plus vif que celui de vous plaire : c'est à vous, plutôt qu'à moi-même, que j'ai sacrifié mes goûts, et les penchants qui m'entraînaient.

LUCIDOR.

Je le veux croire ainsi ; mais, en vous conduisant avec tant de sagesse, vous avez travaillé pour vous plus que pour moi.

CLITANDRE.

Cependant j'en espère la récompense, et j'ose vous la demander.

LE TRÉSOR CACHÉ

LUCIDOR.

Eh bien ! mon fils, quoique vous me deviez tout, je veux bien vous être redevable. Qu'exigez-vous de moi ? Me voilà prêt à vous l'accorder.

CLITANDRE.

Cette maison, que vous croyez si dangereuse... Je crains de m'expliquer.

LUCIDOR.

Parlez hardiment.

CLITANDRE.

Cette maison cache un trésor...

LUCIDOR.

Un trésor !

À part.

Comment a-t-il pénétré notre secret ?

CLITANDRE.

Dont j'ambitionne la possession.

LUCIDOR.

Eh ! de grâce, qui peut vous avoir dit qu'on cache un trésor dans cette maison ?

CLITANDRE.

Qui me l'a dit ? Mes yeux, mes propres yeux ; et mon cœur m'a confirmé leur rapport.

LUCIDOR.

Vous êtes donc bien clairvoyant et bien intéressé ? Je ne croyais pas que les richesses eussent pour vous un si vif attrait ; je vous regardais comme un jeune philosophe.

CLITANDRE.

Je crois pouvoir me piquer de l'être.

LUCIDOR.

Est-ce être philosophe que de témoigner pour l'or une si vive

DESTOUCHES

passion ?

CLITANDRE.

Eh ! qui vous parle d'or ?

LUCIDOR.

C'est vous.

CLITANDRE.

Au contraire, je vous parle d'une personne qui n'a ni or ni argent, et dont la sagesse et la beauté sont l'unique richesse : voilà le trésor que mes yeux ont découvert, quoiqu'on le cache soigneusement en cette maison ; et c'est le seul bien que je désire, et que je vous prie d'obtenir pour moi.

LUCIDOR, *après avoir ri.*

Si vous saviez ce que je sais, mon cher fils, vous ne seriez pas étonné que j'aie pris le change. La plaisante équivoque ! Pardonnez-moi les dures expressions qu'elle vient de vous attirer ; n'y pensons plus, et venons au fait. Si j'entends bien votre discours à présent, vous me parlez d'Hortense, fille de Dorimon ?

CLITANDRE.

Je n'ose presque vous l'avouer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

CLITANDRE.

Vous n'en sentez que trop la raison.

LUCIDOR.

Moins que vous ne pensez.

CLITANDRE.

C'est une fille adorable ; mais je crains que son infortune...

LUCIDOR.

Vous pourriez donc épouser une fille, sans en espérer d'autre bien que sa beauté et sa vertu ?

LE TRÉSOR CACHÉ

CLITANDRE.

Je tremble en vous le disant ; mais voilà l'ambition de mon cœur, son unique ambition.

LUCIDOR.

Avez-vous bien fait vos réflexions sur une affaire si délicate ?

CLITANDRE.

Oui, mon père, il y a longtemps que je la médite : mon intérêt s'y oppose, je le sais ; mais c'est un objet vil et honteux, auquel je ne fais nulle attention.

LUCIDOR.

Assurément ?

CLITANDRE.

Je me suis consulté mille fois sur cela ; le mérite d'Hortense l'emporte toujours sur toute autre considération.

LUCIDOR.

Embrassez-moi, mon fils : si vous pensiez autrement, je vous mépriserais : vos nobles sentiments me ravissent, et je vais travailler pour votre bonheur.

CLITANDRE, *se jetant à ses pieds.*

Ô le plus généreux père qui fut jamais ! J'embrasse ses genoux pour le remercier. Permettez-moi de baiser cette main respectable qui m'a comblé de tant de bienfaits.

LUCIDOR.

Je ne puis trop faire pour un si bon fils. Allez m'attendre à la maison : je m'en vais chercher Léandre pour lui demander Hortense ; car vous ne pouvez l'obtenir sans le consentement de son frère ; et, dans la triste situation où il s'est mis, il sera trop heureux de vous la donner.

CLITANDRE.

Je vais attendre votre retour avec la dernière impatience.

DESTOUCHES

LUCIDOR.

Allez...

Seul.

Ah ! qu'un honnête homme est heureux quand il trouve son fils digne de lui ! Que me veut cet original ?





Scène VI

CRISPIN, LUCIDOR

CRISPIN.

Cet original est votre serviteur très obéissant, ou du moins le sera bientôt, si je ne me trompe.

LUCIDOR.

Comment t'appelles-tu ?

CRISPIN.

Crispin de la Crispinière.

LUCIDOR.

Pourquoi ces deux noms ?

CRISPIN.

Le premier est mon nom de famille, et le second mon nom de guerre.

LUCIDOR.

Ou plutôt ton nom de milice.

CRISPIN.

De milice, Monsieur ! Je n'ai jamais servi que volontaire.

LUCIDOR.

Toi, volontaire ?

DESTOUCHES

CRISPIN.

Oui, Monsieur. Tel que vous me voyez, je suis un homme moitié guerre, moitié marchandise.

LUCIDOR.

Ah ! je t'entends ; c'est-à-dire que tu exerces l'honorable fonction de vivandier.

CRISPIN.

Souvent, mais par stratagème.

LUCIDOR.

Je ne t'entends plus.

CRISPIN.

Je m'explique. Comme j'ai beaucoup roulé, j'ai vu les pays étrangers, dont je sais toutes les langues, ce qui m'a donné des talents sublimes pour le glorieux emploi d'espion, que j'ai rempli avec autant de succès que de péril. J'entrais dans le camp ennemi en qualité de marchand ; et en débitant mes denrées, je faisais mes observations.

LUCIDOR.

Ce métier aurait dû t'enrichir.

CRISPIN.

Cela est vrai ; mais je m'en suis dégoûté.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

CRISPIN.

C'est que (ne vous en déplaise) j'ai pensé deux fois...

Il fait le signe d'un homme qu'on pend.

LUCIDOR.

Être pendu ?

CRISPIN.

Justement. La dernière fois que je m'échappai, il m'en coûta tous mes effets : je fis serment de renoncer aux finesses, et de faire

LE TRÉSOR CACHÉ

guerre ouverte à l'ennemi.

LUCIDOR.

Cela est plus généreux.

CRISPIN.

Je me transportai dans l'armée du Rhin, et j'y obtins d'abord un commandement.

LUCIDOR.

Un commandement !

CRISPIN.

Oui, Monsieur. Un colonel de vos amis me fit l'honneur de me confier ses mulets ; et c'est moi, sans nulle vanité, qui les ai commandés pendant la dernière campagne.

LUCIDOR.

Ah, ah ! serais-tu ce domestique qu'il m'a prié de prendre à mon service, et dont il est caution ?

CRISPIN.

C'est moi-même. Comme il est fort de vos amis, il a cru ne pouvoir vous faire un meilleur présent que de me donner à vous. En voici la preuve.

Il lui donne une lettre.

LUCIDOR.

Ah ! monsieur de la Crispinière, soyez le bien venu.

Il lit.

« Celui qui aura l'honneur de vous présenter cette lettre est le garçon que je vous offris l'autre jour, et que je vous conseille encore d'accepter. »

CRISPIN.

Vous savez, par expérience, qu'il sait discerner le mérite, et qu'il aime à lui rendre justice.

LUCIDOR.

Tu pourrais attendre qu'on fît ton éloge, sans prendre le soin de le

DESTOUCHES

faire toi-même.

CRISPIN.

Monsieur, comme je sais que les hommes n'aiment guère à louer leur prochain, je leur en épargne toujours la peine sur ce qui me regarde. D'ailleurs, il est bon de vous prévenir : vous me prendriez peut-être pour un homme vulgaire, et je vous avertis qu'il ne faut pas être un sot pour me ressembler.

LUCIDOR.

Laisse-moi lire.

« Quand vous sentirez quelque accès de tristesse, faites venir auprès de vous le seigneur Crispin ; s'il ne vous réjouit pas, vous me le renverrez ; et si vous manquez de termes pour vous exprimer, il vous en forgera tant que vous voudrez. Surtout, faites-lui conter sa vie ; c'est le second tome de l'aventurier Buscon. »

Mais, mon bon Monsieur, n'êtes-vous point sujet à caution ? Ordinairement les aventuriers sont de grands filous.

CRISPIN.

Je sais les tours les plus subtils : mais je ne les ai jamais pratiqués que par récréation.

LUCIDOR.

Vos récréations pourraient me coûter cher, et conduire un jour à la grève votre adroite seigneurie.

CRISPIN.

Je suis comme les Bohémiens ; je respecte toujours la maison où je loge. Demandez à votre ami.

LUCIDOR.

Il me garantit ta fidélité.

CRISPIN.

Si vous vous fiez à moi, vous la trouverez à l'épreuve ; si vous vous en défiez, prenez garde à vous, je vous en avertis.

LE TRÉSOR CACHÉ

LUCIDOR.

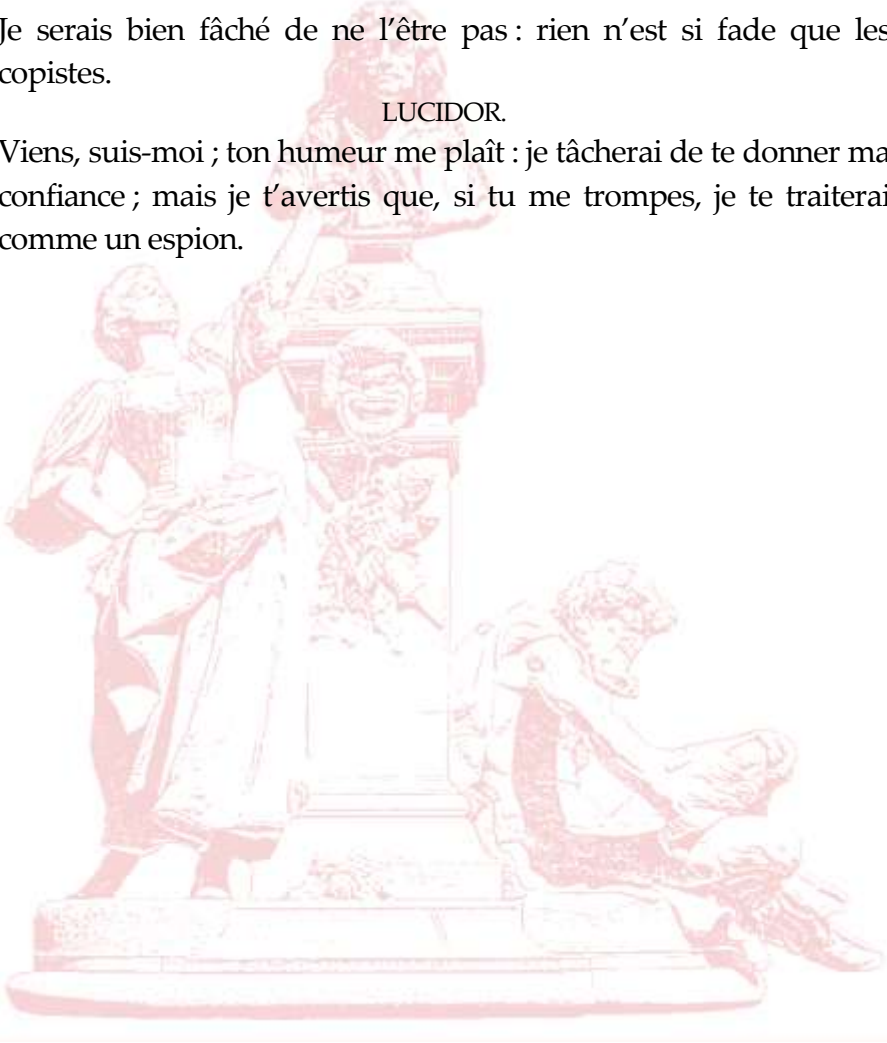
Je ne me trompais pas, tu es un original.

CRISPIN.

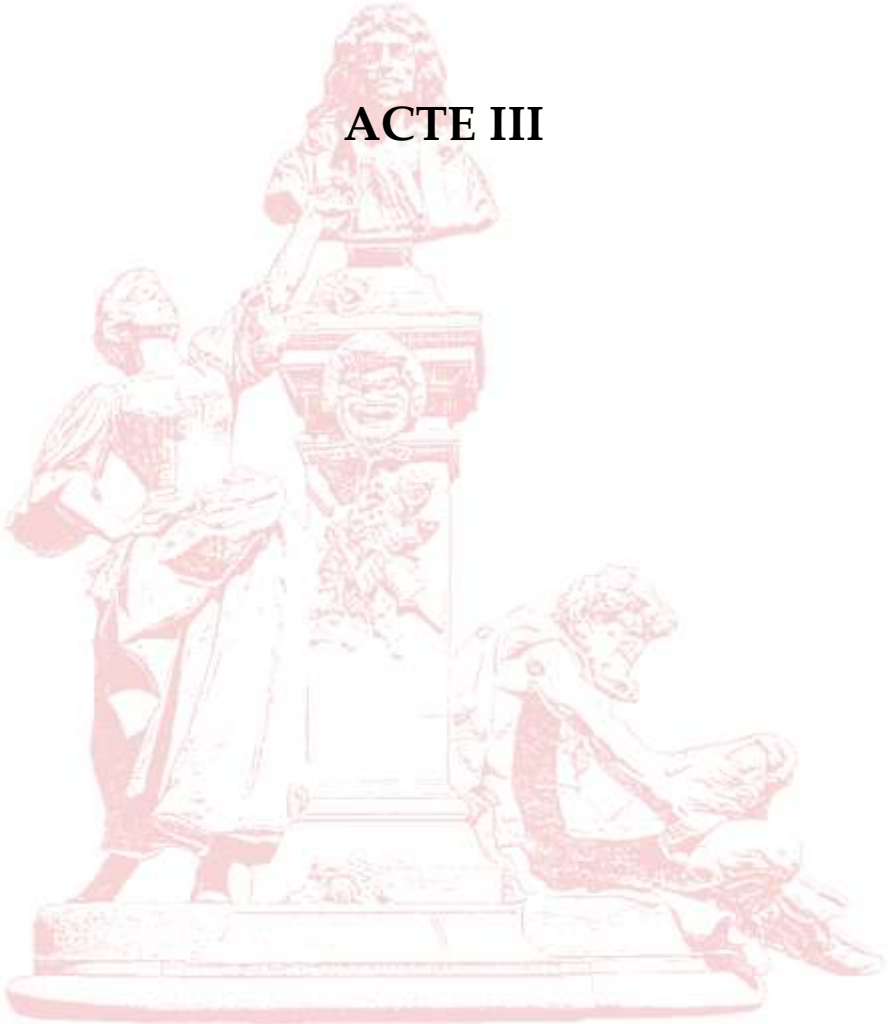
Je serais bien fâché de ne l'être pas : rien n'est si fade que les copistes.

LUCIDOR.

Viens, suis-moi ; ton humeur me plaît : je tâcherai de te donner ma confiance ; mais je t'avertis que, si tu me trompes, je te traiterai comme un espion.



ACTE III





Scène première

LÉANDRE, PASQUIN

PASQUIN.

Oui, Monsieur, je viens de rencontrer Clitandre, qui m'a dit que son père vous cherchait partout, pour vous parler d'une affaire importante.

LÉANDRE.

Que me veut ce vieux fou ?

PASQUIN.

Ah, ah ! le trait est plaisant ! La sagesse passe chez vous pour folie ?

LÉANDRE.

Sans doute.

PASQUIN.

Et par conséquent la folie pour sagesse ?

LÉANDRE.

Tu devines ma pensée.

PASQUIN.

Oh ! mon cher maître, on n'est pas dans la nécessité de vous deviner ; votre conduite et vos mœurs parlent si hautement...

DESTOUCHES

LÉANDRE.

Je crois que ce faquin veut moraliser !

PASQUIN.

Pourquoi non ? Vous savez que c'est mon fort.

LÉANDRE.

Et tes actions ton faible.

PASQUIN.

C'est que je ressemble à beaucoup de graves personnages qui prêchent des merveilles, et ne font que des sottises. Pour vous, Monsieur, vous ne leur ressemblez pas ; car vous en dites presque autant que vous en faites.

LÉANDRE.

Maraud ! vous êtes devenu familier.

PASQUIN.

Pourquoi m'avez-vous gâté ? Sans vous, je serais un joli garçon ; mais rien n'est plus vrai que le proverbe : Tel maître, tel valet. Je mets sur votre conscience toutes mes folies ; vous en répondrez.

LÉANDRE.

Oui, oui, va, je m'en charge.

PASQUIN.

Vous n'aviez déjà que trop des vôtres : si vous y joignez les miennes, le fardeau sera pesant ; mais vous avez bon dos.

LÉANDRE.

Rien ne m'embarrasse ni ne m'épouvante : je ne crains qu'une seule chose, c'est de manquer d'argent.

PASQUIN.

Vous devez y être accoutumé ; car vous êtes souvent bien sec.

LÉANDRE.

À propos d'argent, où en sommes-nous de nos cinquante mille francs ? Je t'en ai fait le dépositaire : sachons un peu ce qui m'en reste, monsieur l'intendant.

LE TRÉSOR CACHÉ

PASQUIN.

Ce reste-là ne vous pèsera pas. Vous êtes admirable, mon cher maître ; vous commencez par manger votre argent, et puis vous voulez le compter : c'est fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

LÉANDRE.

Point de verbiage ; je veux savoir mon compte.

PASQUIN.

Compte inutile ; employons mieux notre temps, croyez-moi ; songeons aux moyens de plâtrer nos folies, quand votre père arrivera des Indes : c'est là le compte qu'il faut préparer, et qui me fait trembler d'avance.

LÉANDRE.

Va, va, le bon homme ne reviendra point.

PASQUIN.

Et moi j'ai en tête qu'il reviendra quand nous y penserons le moins : je le connais, il est homme à nous prendre au saut du lit ; et ce qui redouble mes frayeurs, c'est que j'ai rêvé cette nuit que je le Voyais, et qu'il me traitait cavalièrement.

LÉANDRE.

Cavalièrement ?

PASQUIN.

Oui ; car quand je me suis éveillé, il me semblait que j'avais les côtes brisées. Tout vieux qu'il est, il a le bras bon : *experto crede Roberto*.

LÉANDRE.

Comment ! tu sais du latin ?

PASQUIN.

Peut-être plus que vous, quoique je n'aie étudié que jusqu'en seconde, et que vous ayez fait votre rhétorique.

DESTOUCHES

LÉANDRE.

Je crois que ma rhétorique et ta seconde sont de la même force.

PASQUIN.

Cependant j'ai retenu de beaux passages latins.

LÉANDRE.

Garde-les pour toi ; trêve de digressions, et revenons à nos moutons.

PASQUIN.

Le moyen de les compter ? Le loup les a croqués.

LÉANDRE.

Quand, et comment ? C'est ce qu'il s'agit de savoir.

PASQUIN.

Que vous importe ? c'est une affaire consommée.

LÉANDRE.

Comment ! que m'importe ? N'as-tu pas dressé un mémoire comme je te l'ai ordonné ?

PASQUIN.

Ce pauvre bon homme me revient toujours dans l'esprit. Bon Dieu ! que dira-t-il, quand il saura sa maison vendue, et mangée, qui pis est ?

LÉANDRE.

Mon mémoire.

PASQUIN.

Les beaux cris qu'il fera ! je les ai déjà dans les oreilles.

LÉANDRE.

Mon mémoire.

PASQUIN.

Où se logera-t-il, le misérable vieillard ? Au beau milieu de la rue, à moins qu'il ne partage avec vous notre petite chambre.

LÉANDRE.

Mon mémoire, te dis-je.

LE TRÉSOR CACHÉ

PASQUIN.

Oh ! votre mémoire, votre mémoire. Le voici, puisque vous le voulez : c'est une pièce bien rare ; écoutez.

LÉANDRE.

Tu me portes la mine de l'avoir bien embrouillé.

PASQUIN.

Au contraire, Monsieur, rien n'est plus clair, ni dans un plus bel ordre ; je le divise en trois parties.

LÉANDRE.

Diable ! tu es méthodique.

PASQUIN.

Pour bien éclaircir une matière, il faut se servir de la division.

LÉANDRE.

Oh ! voyons donc ce beau chef-d'œuvre.

PASQUIN.

En voici l'ordre. Première partie, la table.

LÉANDRE.

Bon.

PASQUIN.

Seconde partie, le jeu.

LÉANDRE.

Fort bien.

PASQUIN.

Troisième partie, les femmes. Vous savez que ce sont là les trois points de votre vie, et de mon mémoire, par conséquent.

LÉANDRE.

Ce coquin a de l'esprit.

PASQUIN.

Et de la probité ; vous allez voir.

TABLE.

Primò.

DESTOUCHES

LÉANDRE.

Que ne dis-tu premièrement ?

PASQUIN.

Oh ! Monsieur, *primò* sonne bien mieux.

LÉANDRE.

Un valet pédant ! cela est nouveau.

PASQUIN.

Pédant ou non : *Primò*, pour un an de loyer de notre petite maison d'Auteuil, gages du jardinier, entretien de sa petite famille, *douze cents francs*.

Secundò, pour fêtes galantes et clandestines, données en ladite maison depuis avoir vendu la vôtre, *six mille livres*.

LÉANDRE.

Cette maudite maison m'a ruiné.

PASQUIN.

Et en ruinera bien d'autres. Comme notre affaire est faite, j'ai donné congé ; voici la quittance.

LÉANDRE.

Fort bien.

PASQUIN.

Tertiò, pour trois soupers fins, portés par votre ordre auprès du Palais-Royal... Vous savez bien où je veux dire ?

LÉANDRE.

Oui, oui.

PASQUIN.

Quinze cents francs.

LÉANDRE.

Passé ; nous fûmes délicatement servis.

PASQUIN.

Quartò, pour un *medianoche* de vingt-quatre heures au bois de Boulogne, *deux mille cinq cents livres*.

LE TRÉSOR CACHÉ

Vous aviez au moins vingt convives de la première distinction, sans nous compter, vous et moi.

LÉANDRE.

Après ?

PASQUIN.

Quintò, pour notre petit couvert depuis la susdite vente de notre susdite maison, *deux mille six cents livres*.

Nota. Que je ne sais combien de beaux esprits venaient sans façon nous aider à manger notre ordinaire, et que ces Messieurs-là sont de haut appétit : il faut que leur ordinaire soit frugal.

LÉANDRE.

Ne parle d'eux qu'avec respect ; ce sont des illustres.

PASQUIN.

Total de la dépense de bouche pendant trois mois, *onze mille deux cents livres*. Qu'avez-vous à dire à cela ?

LÉANDRE.

Pas le mot.

PASQUIN.

ARTICLE DU JEU.

En une seule séance, *vingt-deux mille livres*. L'article est unique, mais il est dodu. De quoi diable vous avisiez-vous d'aller jouer au biribi ?

LÉANDRE.

Jamais je n'ai fait une plus haute sottise.

PASQUIN.

C'est beaucoup dire.

TROISIÈME ARTICLE.

Le beau sexe.

LÉANDRE.

Voilà des dépenses auxquelles je renonce ; je ne veux plus avoir

DESTOUCHES

qu'une inclination.

PASQUIN.

Ma foi, c'est encore trop. Ô sexe dangereux ! tu ne me tiens plus.

LÉANDRE.

Achève de lire ton mémoire.

PASQUIN.

Cela sera bientôt fait. À Mademoiselle***. Je laisse son nom en blanc, de peur que mon mémoire ne tombe en main tierce. Passé à ladite Demoiselle, pour retirer amiablement une promesse de mariage faite entre deux vins, *quatre mille livres*.

LÉANDRE.

Je m'en souviens.

PASQUIN.

Item, à sa femme de chambre, huit cents livres.

LÉANDRE.

À sa femme de chambre ? Je ne lui devais rien.

PASQUIN.

Mais je lui devais, moi. Pendant que vous signiez en haut, je signalais eu bas, et votre conscience était engagée pour moi comme pour vous. Vouliez-vous que j'épousasse une grisette ?

LÉANDRE.

Ah ! monsieur Pasquin se serait déshonoré. Poursuis.

PASQUIN.

Item, en pompons, rubans, éventails, et autres menues denrées fournies par votre ordre à la Demoiselle susdite, deux mille francs.

LÉANDRE.

Diable ! voilà des babioles bien chères.

PASQUIN.

Monsieur, tout ce qui est couru est très cher, et aujourd'hui rien n'est plus couru que les babioles ; c'est le goût du siècle. Vous-même, n'êtes-vous pas un pilier du coin qui adore les bouffons

LE TRÉSOR CACHÉ

d'Italie ?

LÉANDRE.

Je l'avoue à ma honte.

PASQUIN.

Item, pour les frais de la noce de la fille de votre jardinier (la jolie enfant !), douze cents livres ; et pour sa dot, mille écus.

LÉANDRE.

C'est de l'argent bien dépensé, celui-ci.

PASQUIN.

Assurément ; car vous étiez cause que le mariage pressait. Somme totale, *quarante-quatre mille deux cents livres.*

LÉANDRE.

Bon ; je ne chicane point. Selon ton compte, il me revient cinq mille huit cents livres.

PASQUIN.

Oh ! tout doux, voici un article surnuméraire que vous avez oublié. Pour avoir cautionné le chevalier Trichard, *six mille francs.* Sur votre caution, les créanciers l'ont relâché : l'oiseau n'a pas plus tôt vu la cage ouverte, qu'il s'est envolé, et vous y entriez à sa place, si je n'eusse financé pour lui.

LÉANDRE.

Je ne me repens pas de cette bonne action ; il me fit si grande pitié, que je ne balançai pas à le cautionner.

PASQUIN.

Fort bien : vous avez pitié des autres, et vous n'avez pas pitié de vous-même.

LÉANDRE.

Nous voilà donc sans fonds ?

PASQUIN.

Tout ce qui vous reste, c'est que vous me devez deux cents francs :

DESTOUCHES

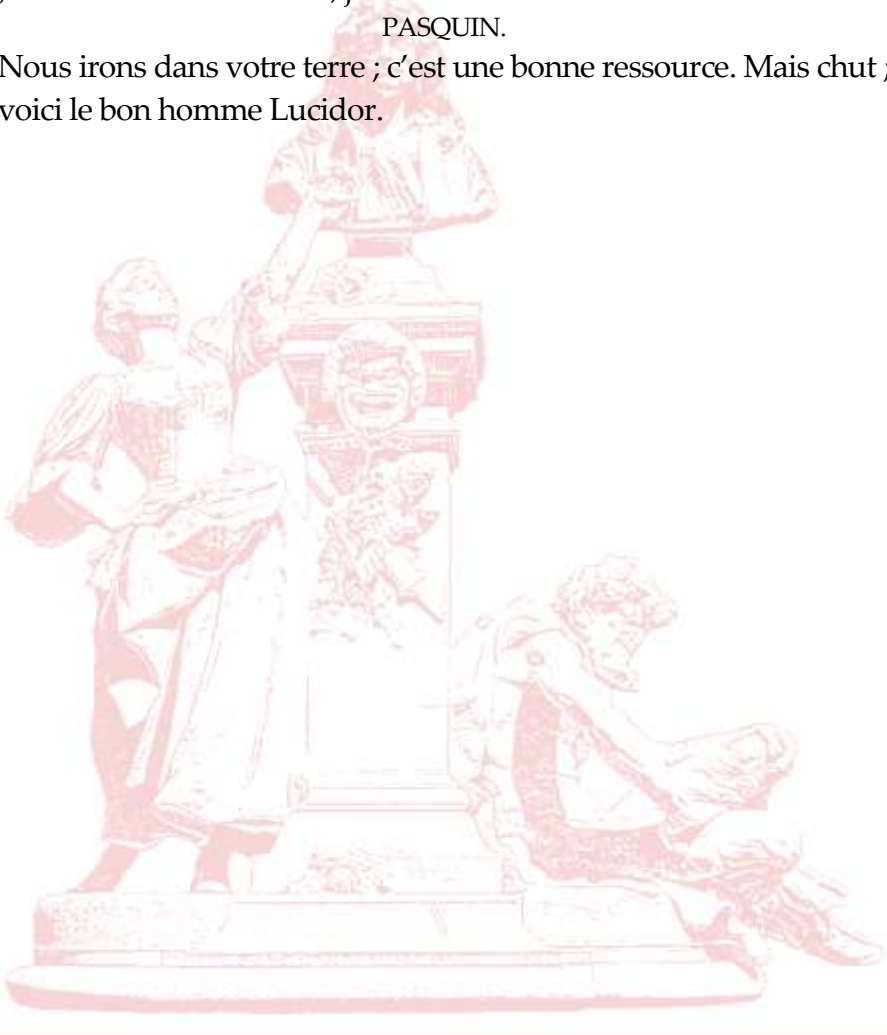
il y a trois jours que je vis d'industrie.

LÉANDRE.

Je suis dans le même cas ; je ne sais où donner de la tête.

PASQUIN.

Nous irons dans votre terre ; c'est une bonne ressource. Mais chut ;
voici le bon homme Lucidor.





Scène II

LUCIDOR, LÉANDRE, PASQUIN

LUCIDOR.

Il y a une heure que nous vous cherchons, mon fils et moi.

LÉANDRE.

À vous dire le vrai, cela m'étonne ; car nous ne sympathisons guère.

LUCIDOR.

Il est vrai ; mais il survient quelquefois des conjonctures qui rapprochent les goûts les plus éloignés. J'ai quelque chose d'important à vous proposer. Ce garçon se retirera, s'il vous plaît.

LÉANDRE.

Monsieur, je n'ai rien de caché pour lui.

PASQUIN.

Je pourrais vous en donner des preuves qui vous surprendraient.

LUCIDOR.

Et qui ne m'édifieraient pas. Reste donc, puisque ton maître le veut.

LÉANDRE.

Vous m'avez bien l'air d'un homme qui va prêcher.

DESTOUCHES

LUCIDOR.

Point du tout.

PASQUIN.

Tant mieux ; car ce serait de la morale perdue.

LUCIDOR.

Oh ! je n'en doute pas.

LÉANDRE.

De quoi s'agit-il donc ?

LUCIDOR.

C'est mon fils qui m'a prié de vous faire une proposition qui, sans doute, vous fera grand plaisir.

LÉANDRE.

Voyons.

LUCIDOR.

Il estime infiniment mademoiselle votre sœur, et m'a vivement pressé de vous la demander en mariage. Nous l'accordez-vous ?

LÉANDRE.

Vous nous faites tous deux bien de l'honneur ; mais ma sœur ne convient pas à monsieur votre fils, et je vous conseille de vous adresser ailleurs.

PASQUIN, *bas, à Léandre.*

Extravaguez-vous de refuser un si bon parti pour votre sœur ?

LÉANDRE.

Tais-toi.

PASQUIN, *toujours bas.*

Songez qu'après cette alliance, le père et le fils nous prêteront de l'argent à discrétion.

LÉANDRE, *bas, à Pasquin.*

Tais-toi, te dis-je, ou...

PASQUIN.

Quel maudit caprice !

LE TRÉSOR CACHÉ

LUCIDOR.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas à une réponse si désobligeante. Quoi ! Monsieur, non content de détruire votre fortune, vous vous opposez à celle de votre sœur ?

PASQUIN.

Il est fou.

LÉANDRE, *à Pasquin.*

Si tu dis un seul mot, je t'arracherai les yeux.

PASQUIN.

Quand vous m'auriez aveuglé, je parlerais encore.

LUCIDOR.

Expliquons-nous, s'il vous plaît. Pourquoi dites-vous qu'Hortense ne convient pas à mon fils ?

LÉANDRE.

Parce qu'il aura de grands biens, et qu'elle n'en a plus.

LUCIDOR.

Est-ce là toute la difficulté ?

LÉANDRE.

C'est la seule ; mais elle est insurmontable.

LUCIDOR.

Point du tout ; car nous ne vous demandons que votre sœur : mon fils veut l'épouser sans dot, et je l'approuve. Consentez-vous à ce mariage ?

LÉANDRE.

Je suis vraiment touché de votre générosité ; mais ni ma sœur, ni moi, ne pouvons en profiter.

LUCIDOR.

Pourquoi cela ?

LÉANDRE.

Il serait honteux pour elle d'entrer dans une famille aussi riche que la vôtre, sans y porter le moindre bien, et moi-même j'en mourrais

DESTOUCHES

de honte ; ainsi, Monsieur, je ne puis accorder ma sœur sans lui donner au moins une dot honnête.

PASQUIN.

Eh ! où diable la prendrez vous ?

LÉANDRE.

Je sais où elle est.

LUCIDOR, *à part.*

Soupçonnerait-il quelque chose du trésor caché ?

LÉANDRE.

Le seul débris qui me reste de ma fortune est une terre que je possède en Normandie : je donne cette terre à ma sœur ; voilà sa dot. Je voudrais qu'elle fût plus considérable ; mais elle n'est pas à rejeter.

PASQUIN.

Vous donnez votre terre ! notre mère nourrice ! Eh ! de quoi vivrons-nous donc ?

LÉANDRE.

Le ciel y pourvoira.

PASQUIN.

Oh ! oui, nous l'avons bien mérité ; fiez-vous-y.

LÉANDRE.

Quand je devrais mourir de faim, je n'en démordrai pas. Voyez, Monsieur, si ma proposition vous agréé ; sans cela, point d'affaires.

LUCIDOR.

Moi, j'achèverais de vous dépouiller ! Que dirait le monde ? que dirait votre père à son retour ? Je n'en ferai rien.

PASQUIN, *bas, à Lucidor.*

Tenez ferme.

LÉANDRE, *à Lucidor.*

Croyez-moi, Monsieur, acceptez mon offre ; vous me ferez un

LE TRÉSOR CACHÉ

sensible plaisir.

PASQUIN, *à part.*

Il a le diable au corps.

LUCIDOR.

Je ne puis m'y résoudre.

LÉANDRE.

Je vous en prie avec instance.

PASQUIN, *à Léandre.*

Laissez-moi lui parler un moment ; je m'en vais le persuader.

LÉANDRE.

Tu me rendras un vrai service.

PASQUIN, *à Lucidor.*

Monsieur, permettez que je vous dise deux mots, en particulier.

LUCIDOR.

Volontiers.

PASQUIN.

Éloignons-nous encore.

LUCIDOR.

Eh bien ?

PASQUIN, *bas, à Lucidor.*

La terre qu'il vous offre est le plus dangereux et le plus détestable bien qui soit au monde.

LUCIDOR.

Tout de bon ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; le fonds en est si dur et si plein de roches, qu'il faut six bœufs pour une seule charrue, et qu'ils crèvent de fatigue au bout de quatre jours.

LUCIDOR.

Diable !

DESTOUCHES

LÉANDRE, à *Pasquin*.

Est-ce fait ?

PASQUIN, à *Léandre*.

Un moment de patience.

Bas, à Lucidor.

Ce n'est pas tout : ce qu'on sème dans ce maudit fonds ne produit que des chardons et des queues de renard.

LUCIDOR.

Belle récolte ! Il faudrait y semer les mauvaises mœurs, elles y rendraient au centuple.

PASQUIN.

Je vous en réponds.

LÉANDRE, à *Pasquin*.

Dépêche-toi donc.

PASQUIN, à *Léandre*.

Que vous êtes impatient !

À Lucidor.

Les fruits y sont détestables et donnent sur-le-champ la colique, et l'air y est si corrompu, qu'il cause des fièvres malignes.

LUCIDOR.

La peste !

PASQUIN.

Ce n'est encore rien que tout cela : il faut que vous sachiez, Monsieur, que cette terre a toujours été funeste à ceux qui l'ont possédée : les uns s'y sont ruinés, et les autres s'y sont pendus.

LUCIDOR.

Va, tu te moques de moi.

PASQUIN.

Non, Monsieur ; ce que je vous dis est si vrai, que mon maître lui attribue tous ses malheurs ; c'est pourquoi il veut s'en défaire, à quelque prix que ce soit. Je vous dis tout cela en confidence ;

LE TRÉSOR CACHÉ

n'allez pas me trahir, et me brouiller avec lui.

LUCIDOR.

Oh ! je ne suis pas si sot que de répéter tes folies.

PASQUIN, à Léandre.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le persuader ; mais il est diablement rétif.

LÉANDRE, à Lucidor.

Quoi ! ce que Pasquin vous a dit...

LUCIDOR.

Ne fait nulle impression sur moi, je vous assure ; cependant...

PASQUIN, à Lucidor.

Si vous ne me croyez pas, tant pis pour vous ; vous n'aurez rien à me reprocher.

LÉANDRE, à Lucidor.

Vous ne voulez donc point ma terre ?

LUCIDOR.

Non vraiment.

PASQUIN.

Il n'a garde.

LÉANDRE.

Pourquoi cela ?

PASQUIN.

C'est qu'il est encore plus généreux que vous ; c'est un cœur... comme il n'y en a plus.

LÉANDRE.

Trêve de dispute ; il faut trancher net. Si vous n'acceptez pas ma terre, je vous refuse ma sœur.

PASQUIN, à Lucidor.

Ne vous l'avais-je pas dit ? Me croyez-vous présentement ?

LUCIDOR.

Ma foi, je ne sais plus qu'en penser ; car son obstination n'est pas

DESTOUCHES

naturelle.

LÉANDRE.

Naturelle ou non, je ne démordrai pas de cette condition.

LUCIDOR, à Léandre.

C'est là votre dernier mot ?

LÉANDRE.

Absolument.

LUCIDOR.

Adieu donc.

Je respire ; notre pauvre terre nous reste.

LUCIDOR.

Songez-y bien encore avant de vous retirer.

LÉANDRE.

Plus j'y songe, et plus je persiste. Serviteur.

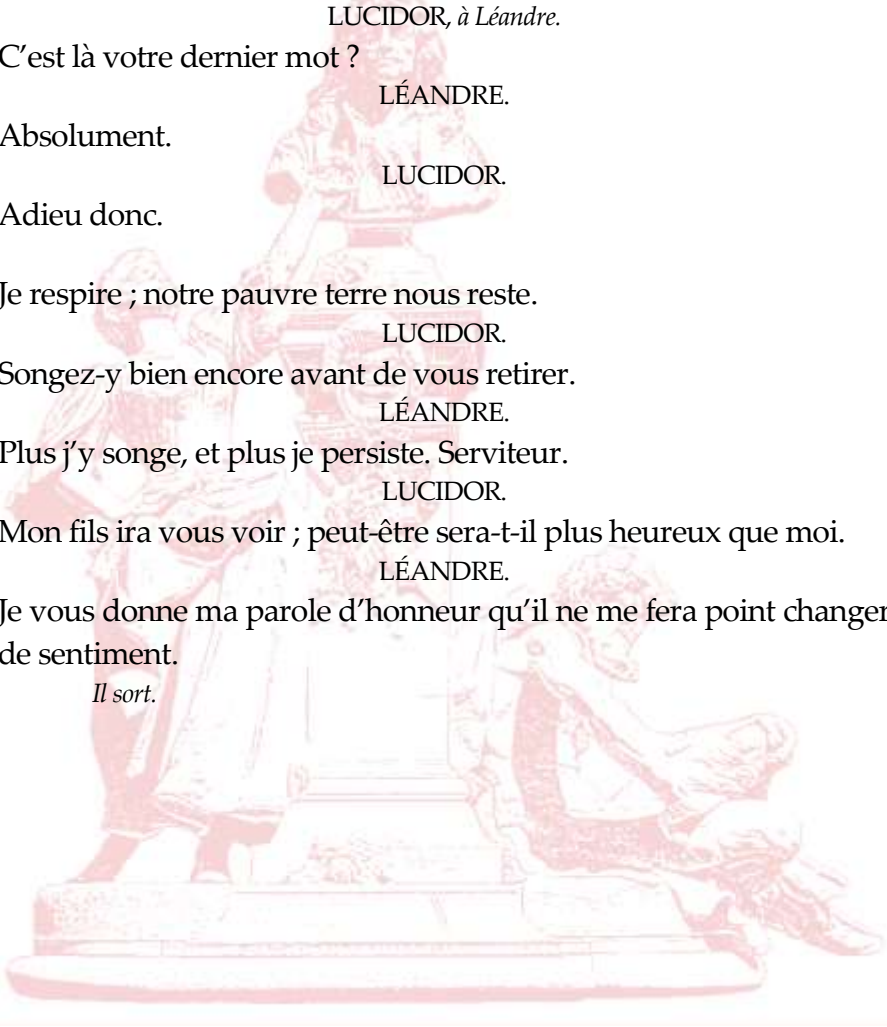
LUCIDOR.

Mon fils ira vous voir ; peut-être sera-t-il plus heureux que moi.

LÉANDRE.

Je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne me fera point changer de sentiment.

Il sort.





Scène III

LUCIDOR, *seul*

Voilà un étrange caractère ! Quel mélange de bonnes et de mauvaises qualités ! Comment se peut-il faire qu'un si grand fou pense si noblement ? Voyons, avec le bon homme Géronte, s'il y a moyen de lever cet obstacle. Ah ! le voici fort   propos.



Scène IV

GÉRONTE, LUCIDOR

GÉRONTE.

C'est vous, mon cher Lucidor ! Voulez-vous entrer ?

LUCIDOR.

Non ; je veux vous parler ici en particulier : j'ai mille choses à vous dire. Vous connaissez mon fils ?

GÉRONTE.

Oui ; c'est le parfait contraste de notre libertin.

LUCIDOR.

Eh bien ! ce fils si sage...

GÉRONTE.

A fait une folie ?

LUCIDOR.

À peu près.

GÉRONTE.

Comment !

LUCIDOR.

Il est éperdument amoureux.

GÉRONTE.

Eh ! de qui ?

LE TRÉSOR CACHÉ

LUCIDOR.

De la fille de notre pauvre ami.

GÉRONTE.

D'Hortense ?

LUCIDOR.

D'elle-même.

GÉRONTE.

Ma foi, j'en suis ravi : nous ferons ce mariage quand il vous plaira.

LUCIDOR.

Cela ne va pas si vite.

GÉRONTE.

Pourquoi ? puisque j'y consens.

LUCIDOR.

Léandre doit y consentir aussi.

GÉRONTE.

Qui l'en empêcherait ?

LUCIDOR.

Une raison que vous ne devineriez jamais. Nous lui offrons de prendre Hortense sans dot, et il veut absolument lui en donner une. Point de mariage, nous dit-il absolument, si nous n'acceptons pas sa terre avec sa sœur. Nous nous obstinons à ne vouloir que sa sœur, et voila où nous en sommes.

GÉRONTE.

De sorte que par une générosité mutuelle vous ne pouvez vous accorder.

LUCIDOR.

Vous êtes au fait. D'ailleurs je commence à croire qu'il a quelque autre motif que la générosité, pour vouloir absolument nous charger de sa terre : on m'assure que c'est un fonds maudit, qui ne produit que de très mauvaises récoltes, et qui porte malheur à tous ceux qui le possèdent.

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Eh ! qui vous a dit cela ?

LUCIDOR.

C'est Pasquin. D'abord, j'ai méprisé ses avis qu'il m'a donnés en secret ; mais l'obstination de Léandre me les a confirmés.

GÉRONTE.

On dit bien vrai, que les plus grands esprits sont souvent les plus simples et les plus crédules. Pasquin est un fripon qui s'est moqué de vous.

LUCIDOR.

Ah, le pandard ! je m'en étais douté.

GÉRONTE.

La terre en question est un fonds admirable, qui vaut au moins six mille livres de rente, et qui, sans les obstacles que j'y ai mis sous main, serait vendue depuis longtemps.

LUCIDOR.

Je vous crois ; et c'est une raison encore plus forte pour nous obliger à refuser l'offre de Léandre : ce revenu peut le faire vivre.

GÉRONTE.

À peine lui suffit-il pour un jour ! À quoi rêvez-vous ?

LUCIDOR.

Il me vient une idée qui pourrait nous concilier.

GÉRONTE.

Quelle est-elle ?

LUCIDOR.

Ne pourriez-vous pas lui dire que son père vous a laissé de quoi marier Hortense ?

GÉRONTE.

Je pourrais, suivant l'intention de notre ami, tirer cinquante mille écus de son trésor pour la dot de sa chère fille ; mais je ne puis vous les délivrer sans que Léandre en ait connaissance ; et, s'il sait

LE TRÉSOR CACHÉ

que son père m'a laissé de l'argent, il voudra s'en emparer malgré moi.

LUCIDOR.

Cela est vrai. Comment faire ? Attendez... Oui ; l'idée est bouffonne, et n'est guère digne de notre gravité : mais elle n'en est pas moins solide. Parbleu ! je crois que j'ai trouvé le moyen de vaincre l'obstacle qui nous arrête.

GÉRONTE.

Je meurs d'envie de savoir votre idée.

LUCIDOR.

La voici. Je viens de prendre un nouveau laquais, nommé Crispin, qu'un de mes bons et anciens amis, officier de distinction, qui se retire du service, a ramené de la campagne sur le Rhin : c'est un compagnon qui a de l'esprit ; il n'est encore ici connu de qui que ce soit.

GÉRONTE.

Quel rapport a ce valet à notre affaire ?

LUCIDOR.

Vous allez voir. Je veux l'habiller en officier marin, et le faire passer pour un capitaine de vaisseau marchand, qui vient d'arriver de Pondichéry.

GÉRONTE.

À quoi cela nous mène-t-il ?

LUCIDOR.

Patience. Ce capitaine prétendu se dira l'intime ami de Dorimon, qui, selon son rapport, aura fait aux Indes une très grosse fortune, et qui l'aura chargé de cinquante mille écus pour les déposer chez un notaire, afin qu'avec cette somme vous puissiez marier Hortense.

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Ma foi, rien n'est mieux imaginé. Votre marin, sans doute, viendra trouver Léandre pour lui conter cette fable, et pour...

LUCIDOR.

Vous y êtes. Je m'en vais instruire notre capitaine : allez déposer la somme chez votre notaire, dont vous tirerez un reçu que vous m'apporterez, et que le marin fera voir à Léandre, qui, persuadé que sa sœur sera bien dotée, ne fera plus sans doute aucune difficulté.

GÉRONTE.

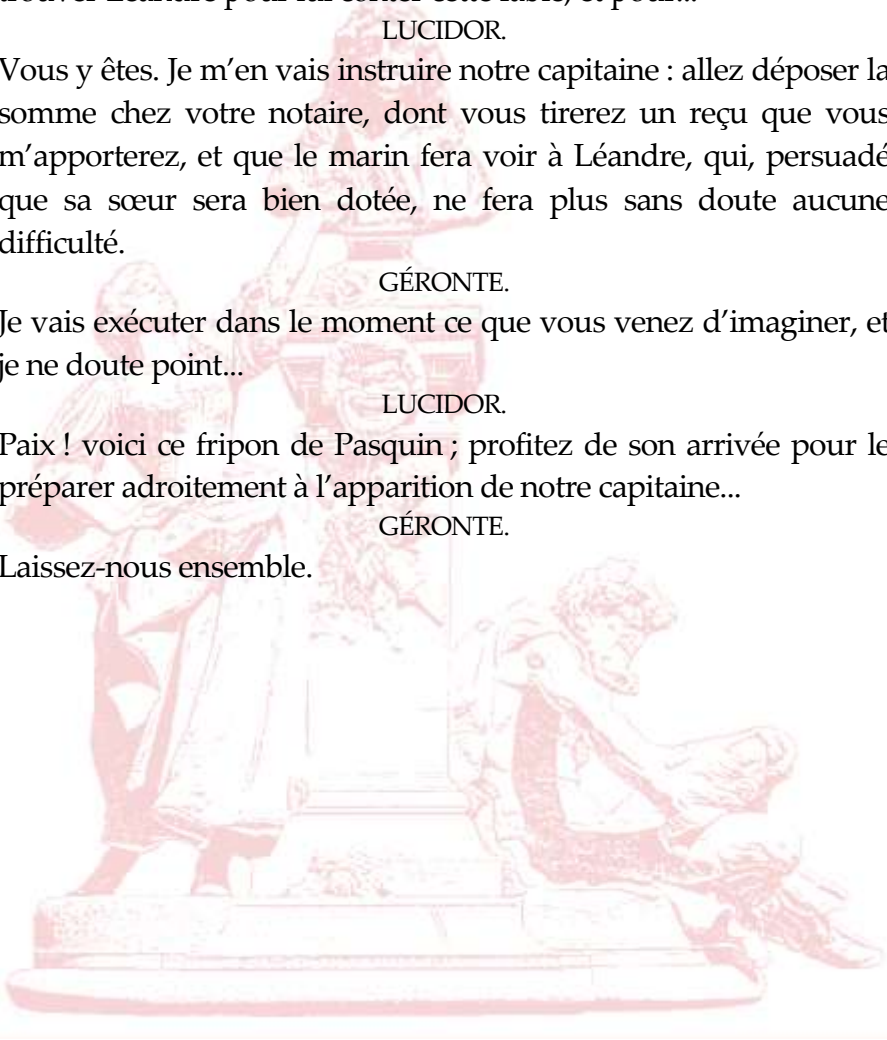
Je vais exécuter dans le moment ce que vous venez d'imaginer, et je ne doute point...

LUCIDOR.

Paix ! voici ce fripon de Pasquin ; profitez de son arrivée pour le préparer adroitement à l'apparition de notre capitaine...

GÉRONTE.

Laissez-nous ensemble.





Scène V

PASQUIN, GÉRONTE

PASQUIN.

Malgré la défense que vous m'avez faite, Monsieur, je ne puis m'empêcher de venir vous trouver, pour vous informer de ce qui se passe. Mon maître veut absolument se défaire de sa terre.

GÉRONTE.

Quoi ! veut-il la vendre ?

PASQUIN.

Non, Monsieur, il veut la donner.

GÉRONTE.

La donner ! Et à qui ?

PASQUIN.

À sa sœur, en mariage.

GÉRONTE.

Et tu souffres cela ?

PASQUIN.

Je fais ce que je puis pour l'en empêcher : il y a une demi-heure que je le prêche ; mais il ne m'en tend non plus que si je parlais à une statue. Je prends le parti de recourir à vous, pour vous supplier très humblement de m'appuyer de votre autorité.

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Moi ! je ne me mêle plus de vos affaires : donnez, vendez, mangez, dévorez ; qu'est-ce que cela me fait ?

PASQUIN.

Quoi ! Monsieur, vous laisserez sortir de la famille une des meilleures terres de la Normandie, une terre où tout prospère, où tout vient presque sans culture, et qui vaut son pesant d'or ?

GÉRONTE.

Tu m'en fais un si bel éloge, que tu me donnerais envie de l'acheter. Le bon homme Lucidor n'ira pas sur mon marché, n'est-il pas vrai ?

PASQUIN.

Pourquoi, Monsieur ?

GÉRONTE.

C'est qu'il n'aime pas les terres qui portent malheur à ceux qui les possèdent.

PASQUIN, *en riant.*

Ah, ah, ah ! Je vois bien que le bon homme a donné dans le panneau. Il vous a donc conté l'histoire ?

GÉRONTE.

Vraiment oui. Quand on lui donnerait la terre avec un million, il ne la prendrait pas.

PASQUIN.

Parbleu ! pour un philosophe, c'est un franc imbécile : n'est-il pas vrai ?

GÉRONTE.

Il y a une chose plus sûre que cela.

PASQUIN.

Quoi, Monsieur ?

GÉRONTE.

C'est qu'il n'y a point de menteur plus effronté que toi.

LE TRÉSOR CACHÉ

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, quand il s'agit de sauver son pain, toutes sortes de moyens sont légitimes.

GÉRONTE.

Va, va, tu n'as rien à craindre ; car Lucidor ne veut point conclure le mariage sans savoir si Dorimon veut qu'on marie Hortense.

PASQUIN.

Eh ! par où le saura-t-il ?

GÉRONTE.

Par un capitaine de vaisseau qui arrive de Pondichéry, et qui nous apporte des nouvelles du bon homme.

PASQUIN.

A-t-il dit quelque chose ?

GÉRONTE.

Vraiment oui. Nous savons déjà que Dorimon se porte fort bien.

PASQUIN, *pleurant.*

Et moi fort mal, si cela est vrai.

GÉRONTE.

Et qu'il compte revenir bientôt.

PASQUIN.

Je suis mort.

GÉRONTE.

Ce capitaine cherche ton maître pour lui donner quelques ordres de la part de son père.

PASQUIN.

Et moi, je vous prie de me donner un conseil.

GÉRONTE.

Volontiers.

PASQUIN.

Dois-je m'enrôler, ou me pendre ?

DESTOUCHES

GÉRONTE.

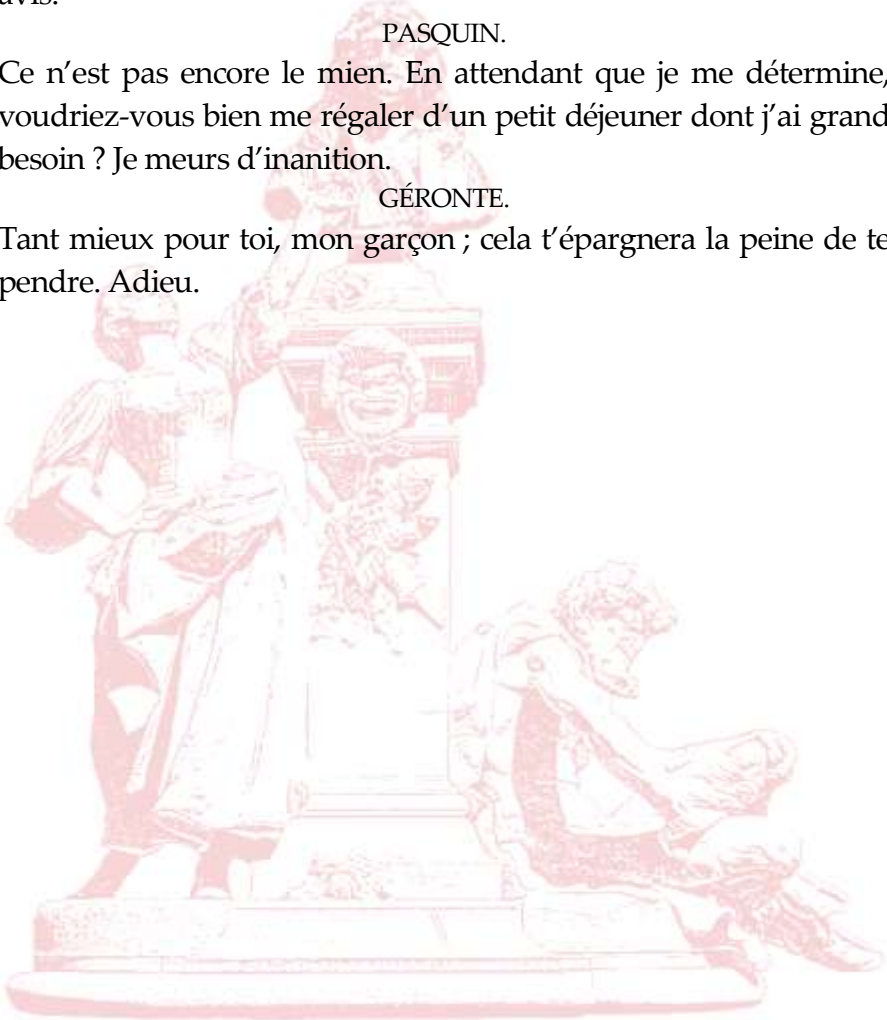
Mon enfant, il vaut mieux que tu sois pendu qu'enrôlé : voilà mon avis.

PASQUIN.

Ce n'est pas encore le mien. En attendant que je me détermine, voudriez-vous bien me régaler d'un petit déjeuner dont j'ai grand besoin ? Je meurs d'inanition.

GÉRONTE.

Tant mieux pour toi, mon garçon ; cela t'épargnera la peine de te pendre. Adieu.



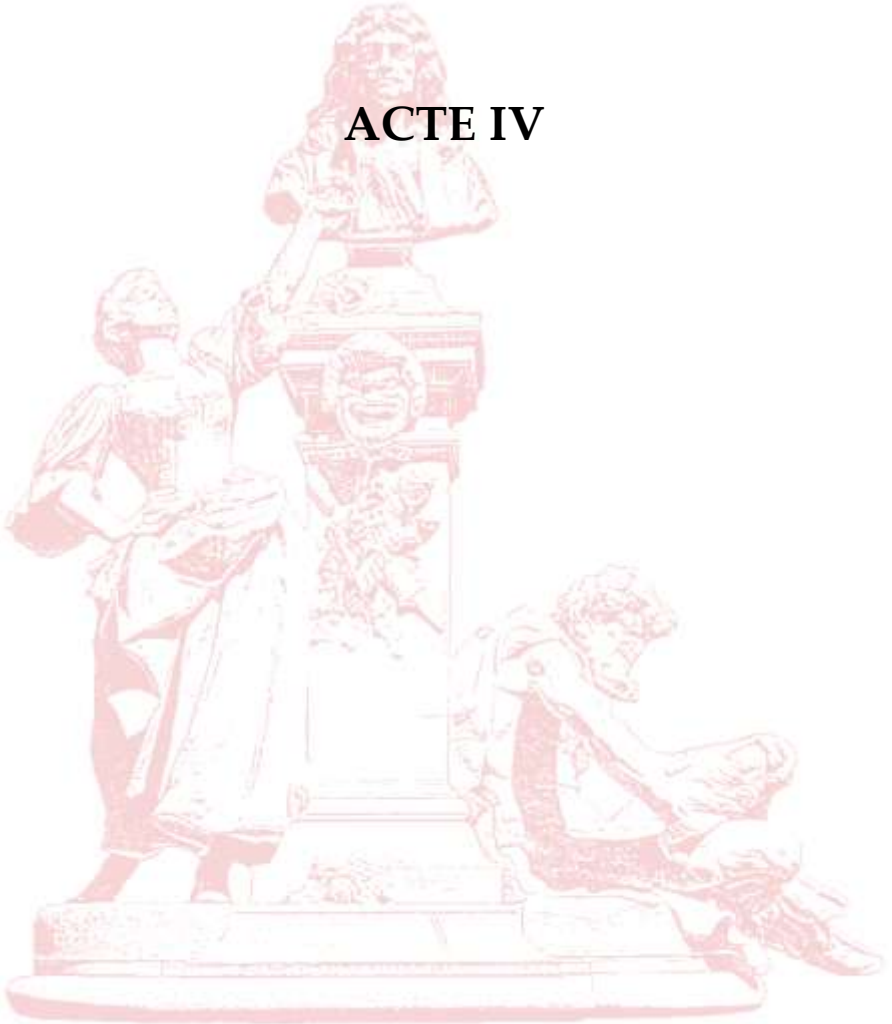


Scène VI

PASQUIN, *seul*

En vous remerciant de votre avis. Ah ! le malin bon homme, qui se fait un plaisir de mon chagrin ! Mais je suis bien sot de le croire : je gage que l'arrivée de ce capitaine est une fable imaginée par nos vieillards, pour nous tenir en échec, mon maître et moi ; ou, s'il est arrivé quelqu'un de Pondichéry, c'est pour nous annoncer que mon vieux maître a poussé son voyage jusqu'en l'autre monde. Dieu le veuille ! si le bon homme est mort, me voilà ressuscité.

ACTE IV





Scène première

LÉANDRE, CLITANDRE, PASQUIN

CLITANDRE, à Léandre.

Arrêtez.

LÉANDRE.

Trêve de morale, je vous en prie.

CLITANDRE.

Je vous aime trop pour vous l'épargner.

LÉANDRE.

Et moi, je la hais trop pour vous entendre. Je n'ai point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Croyez-moi, Léandre, vous n'en avez que trop perdu.

LÉANDRE.

D'accord ; mais aujourd'hui les moments me sont précieux ; on ne peut être plus pressé que je le suis.

PASQUIN.

Il ne vous impose pas ; c'est le besoin qui le presse, et moi aussi : nous courons après un dîner, et nous ne pouvons l'attraper.

CLITANDRE.

Eh ! ne courez plus, nous dînerons ensemble.

DESTOUCHES

PASQUIN, à *Léandre*.

Dépêchez-vous de le prendre au mot, et allons nous mettre à table : nous moraliserons tous trois en doublant les morceaux.

LÉANDRE.

Ces gens si sages m'ôtent l'appétit, et j'aime mieux jeûner que de m'ennuyer.

PASQUIN.

Et moi, j'aime mieux m'ennuyer que de jeûner.

LÉANDRE.

Ne te mets point en peine ; je sais où nous dînerons amplement et joyeusement.

PASQUIN.

Expédiez donc Monsieur en quatre mots.

LÉANDRE.

Cela sera bientôt fait.

À *Clitandre*.

Adieu, mon ami

PASQUIN.

Bonjour et bonsoir.

CLITANDRE, à *Léandre*.

Parbleu ! vous m'écoutez, ou nous romprons pour jamais.

LÉANDRE.

Mais que me voulez-vous ?

CLITANDRE.

Je veux ce qui peut vous être utile et avantageux.

LÉANDRE.

Eh ! savez-vous mieux que moi ce qui me convient ? Quoique vous me preniez pour un fou, je me crois aussi sage que vous.

CLITANDRE.

Est-ce être sage, mon cher Léandre, que de refuser un bienfait ?

LE TRÉSOR CACHÉ

LÉANDRE.

Sachez qu'un bienfait cesse de l'être quand il déplaît à celui que l'on veut obliger. Je sais ce que je fais, je veux faire ce qui me plaît, et personne ne me fera faire ce qui ne me plaît pas.

CLITANDRE.

Ah ! mon pauvre Léandre, que je vous plains !

LÉANDRE.

Pourquoi ?

CLITANDRE.

Vos ancêtres ne vous ont-ils acquis tant de gloire, et ne vous l'ont-ils transmise qu'afin qu'elle périsse en vous ? Quelle honte pour un homme de votre naissance de sacrifier la gloire et la vertu à vos penchants et aux mauvais exemples ! Croyez-vous...

LÉANDRE.

Pour la seconde fois, adieu, mon ami ; quelque autre jour j'entendrai votre second point.

CLITANDRE.

En deux mots, le voici : goûtez pendant quelque temps les douceurs d'une vie privée, qui vous désaccoutumera des mauvaises compagnies, et pourra vous mettre en état de rétablir vos affaires. Gardez votre terre, je vous en supplie, et ne vous privez pas, par un faux point d'honneur, d'un asile gracieux, le seul qui vous reste, et qui certainement produira sur vous les effets les plus salutaires. Ne vaut-il pas mieux s'ennuyer chez soi que de vivre joyeusement aux dépens d'autrui ?

PASQUIN, à Léandre.

Il commence à me persuader. Quoiqu'il ait quatre ans moins que vous, il est plus sage que vous ne le serez à cent ans. Il ne prononce que des oracles.

DESTOUCHES

LÉANDRE.

Et toi, que des impertinences.

PASQUIN.

Excusez l'habitude.

À Clitandre.

Et vous, Monsieur, songez, de grâce, que nous sommes à jeun, et que ventre affamé n'a point d'oreilles.

CLITANDRE.

J'y pourvoirai tout à l'heure, si vous voulez.

PASQUIN.

Pour moi, je suis tout prêt à profiter de votre courtoisie.

CLITANDRE.

Je sais, mon cher Léandre, que vous avez le cœur noble et généreux, et que vos désordres ne sont qu'un effet de votre humeur facile, qui se laisse entraîner aux premières instances des gens mêmes que vous méprisez ; mais il est temps que vous tâchiez d'acquérir cette mâle fermeté qui nous donne la force de résister aux mauvais conseils, et d'ouvrir les yeux pour connaître vos vrais amis.

LÉANDRE.

Eh ! qui sont-ils ces vrais amis ?

CLITANDRE.

Ceux qui donnent de bons conseils.

PASQUIN.

J'aime mieux ceux qui donnent de bons dîners, et qui prêtent leur argent de bonne grâce.

CLITANDRE.

Voulez-vous savoir quel est votre véritable ami ?

PASQUIN.

Je viens de vous le dire.

LE TRÉSOR CACHÉ

CLITANDRE.

Ne badinons point. C'est celui qui, sans craindre de vous déplaire et de vous ennuyer, vous reprend hardiment de vos défauts, et vous dit toujours la vérité. Regardez comme votre ennemi déclaré tout homme qui vous cache vos faiblesses, ou qui les autorise.

PASQUIN, à *Léandre*.

Si Monsieur dit vrai, vous avez bien des ennemis.

CLITANDRE.

Toi tout le premier, mon enfant.

PASQUIN.

Moi, Monsieur ! Quand je devrais, jeûner jusqu'à demain, il faut que je me justifie. Qu'il me démente si je vous impose. Je le prêche du matin au soir : savez-vous ce que cela me produit ? Il me rit au nez ; ce ris moqueur étouffe ma morale ; et, comme je suis un peu glorieux, aussi-bien que mon maître, j'aime mieux faire le fou que de passer pour un sot.

CLITANDRE.

Et voilà la fausse gloire qui fait tant d'impertinents. Pour moi, je consens volontiers qu'on me prenne pour un sot, pourvu que mes mœurs soient irrépréhensibles. Je sais que ce n'est là ni le bon air, ni le bon ton ; que le beau monde me tourne en ridicule, parce qu'il ne peut souffrir qu'un jeune homme soit grave : mais je me moque des rieurs ; ils ne me feront jamais croire qu'il n'est permis d'être sage que quand on a les cheveux blancs. Les cheveux ont beau blanchir, leur couleur ne guérit point de la folie, quand on s'y est livré trop longtemps.

LÉANDRE.

Conclurez-vous bientôt ? Vous usez ma patience. Revenons au fait, que votre ennuyeuse morale nous fait toujours perdre de vue.

DESTOUCHES

CLITANDRE.

J'y reviens. Me croyez-vous votre ami ?

LÉANDRE.

Certainement.

CLITANDRE.

Êtes-vous le mien ?

LÉANDRE.

Oui, pourvu que vous ne prêchiez plus.

CLITANDRE.

Je vous le promets.

LÉANDRE.

En ce cas-là, je vous jure une éternelle amitié.

CLITANDRE.

J'y compterai, si vous m'en donnez une preuve essentielle.

LÉANDRE.

Qui est... ?

CLITANDRE.

Que vous m'accordiez votre sœur, et que vous gardiez votre terre, que je ne puis accepter sans me déshonorer.

LÉANDRE.

Je me déshonore aussi, si je la garde. Aimez-vous ma sœur ?

CLITANDRE.

Je l'adore.

LÉANDRE.

Sacrifiez-lui donc votre délicatesse ; sans cela, marché nul.

PASQUIN.

Adieu la pauvre terre ; l'amour va nous envoyer à l'hôpital.

CLITANDRE.

Je puis sacrifier tout à Hortense ; mais j'en excepte mon honneur. Voilà mon dernier mot.

PASQUIN.

Et voilà la terre sauvée.

LE TRÉSOR CACHÉ

LÉANDRE.

Sur ce pied-là, prenez votre parti.

CLITANDRE, *en s'en allant.*

Il est pris.

LÉANDRE.

Serviteur.





Scène II

LÉANDRE, PASQUIN

PASQUIN.

Que le ciel bénisse les glorieux ! je les aimerai toute ma vie. La gloire nous enlevait notre terre, et la gloire nous la rend.

LÉANDRE.

Ah ! j'aperçois Julie avec ma sœur ; il faut que je profite de cet heureux moment.



Scène III

JULIE, HORTENSE, LÉANDRE, PASQUIN

LÉANDRE.

Quoi ! vous me fuyez, belle Julie ? Ma sœur, arrêtez-la, je vous en conjure.

HORTENSE, à Julie.

Restez un moment, je vous en prie.

JULIE.

Eh mon Dieu ! de tout mon cœur ; mais si mon père survient, je suis perdue. Il m'a défendu de parler à Léandre, et m'a fait faire serment que j'obéirais Voulez-vous que je sois parjure ?

LÉANDRE.

Quand vous le seriez pour un amant, serait-ce un si grand mal ?

PASQUIN, à Julie.

Perjuria ridet amantum Jupiter.

LÉANDRE.

Que le ciel te confonde avec ton latin !

PASQUIN.

Pardon ; il me gagne malgré moi : voulez-vous qu'il me suffoque ?

LÉANDRE, à Julie.

Quoi ! barbare que vous êtes, un serment frivole vous empêche de

DESTOUCHES

me parler ?

HORTENSE.

Oui, mon frère ; mais parlez vous-même, on vous écoutera.

JULIE, à Hortense.

C'est tout ce que je puis faire pour lui.

LÉANDRE, à Julie.

Vous ne m'aimez donc plus ?

PASQUIN.

Oh ! que pardonnez-moi.

JULIE, à Pasquin.

Qui t'a chargé de répondre ?

PASQUIN.

Ce sont vos yeux dont je suis l'interprète.

JULIE.

Mes yeux sont des impertinents, et toi aussi. Qui t'a dit qu'ils ne mentent pas ?

PASQUIN.

Des yeux si vifs ne mentent jamais.

JULIE, à Hortense.

Qu'on fasse taire cet homme-là, ou qu'on le fasse retirer.

LÉANDRE.

Votre père vous a-t-il défendu de lui parler ?

JULIE.

Hortense, dites-lui que non.

LÉANDRE.

Eh bien ! expliquez-vous avec lui.

JULIE, à Hortense.

Je le trouve plaisant, de vouloir que je m'entre tienne avec son valet : est-ce qu'il est trop grand seigneur pour me parler lui-même ?

LE TRÉSOR CACHÉ

LÉANDRE.

Eh ! je vous parlerai jusqu'à demain, si vous voulez ; mais si vous vous opiniâtrez à ne me point répondre, ce seront des paroles en l'air.

JULIE, à Hortense.

Ses paroles sont-elles si précieuses ?

LÉANDRE.

Pour vous prouver que je ne les crois point telles, je m'en vais m'expliquer amplement. Vous me croyez un libertin, un dissipateur, un volage, un perfide, un homme indigne d'être aimé... Vous ne répondez rien ?

PASQUIN.

Je m'en vais répondre pour Mademoiselle.

D'une voix féminine.

En vérité, Léandre, vous venez de faire votre portrait.

LÉANDRE.

Insolent ! tu me forceras à la fin...

JULIE.

N'est-il pas vrai, ma chère Hortense, que Pasquin a bien répondu pour moi, et que son maître a tort de le blâmer ?

LÉANDRE.

J'avoue que depuis quelques années ma conduite m'est pas régulière ; mais je vous jure que, malgré mes égarements, je n'ai jamais cessé de vous aimer, et que je suis prêt à vous immoler mes goûts, mes penchants et mes faux amis.

JULIE.

Par malheur, ma chère Hortense, ce sacrifice m'est offert trop tard. Vous savez que mon père veut me marier dès demain avec un homme puissamment riche, qui m'a demandée.

DESTOUCHES

LÉANDRE, à Julie.

Et vous aurez la faiblesse d'obéir ?

JULIE, à Hortense.

Vous êtes témoin que je me suis opposée à ce mariage, mais très inutilement. Que votre frère s'en prenne à lui-même ; c'est son libertinage excessif qui a rebuté mon père, et je sens comme lui que je serais malheureuse avec un homme qui m'a fait mille infidélités, et qui ne serait pas plus fidèle aux nœuds du mariage.

LÉANDRE.

Vous vous trompez, adorable Julie. Je vous jure sur mon honneur, que vous n'aurez plus sujet de vous plaindre de moi, et que j'ai pris la ferme résolution de n'aimer plus que vous. Que dis-je ? Je veux que le ciel m'écrase, si j'ai cessé un instant de vous aimer. Ce sont mes indignes amis qui m'ont forcé de m'éloigner de ce que j'adore, et qui m'ont entraîné dans le libertinage, que je regardais comme le bon air : erreur puérole, dont je suis honteux et désespéré. Oui, l'amour va me faire un autre homme, un homme digne de vous, s'il est possible d'y parvenir ; du moins y ferai-je tous mes efforts, et je vous proteste que désormais ce sera mon unique ambition, et le seul bon air dont je me piquerai ; je vous en fais mille serments, et je prie le ciel d'en être témoin, et de me punir si j'ose les violer... Vous vous taisez encore !

JULIE, d'un air attendri.

Hortense, dites-lui deux mots pour moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je lui réponde ?

JULIE, d'un air attendri.

Eh ! mais tout ce que vous voudrez.

HORTENSE.

Eh bien ! mon frère, Julie est encore assez faible pour vous croire ;

LE TRÉSOR CACHÉ

elle vous pardonne de tout son cœur.

À Julie.

Ai-je bien répondu ?

JULIE.

À peu près.

LÉANDRE, *à Julie.*

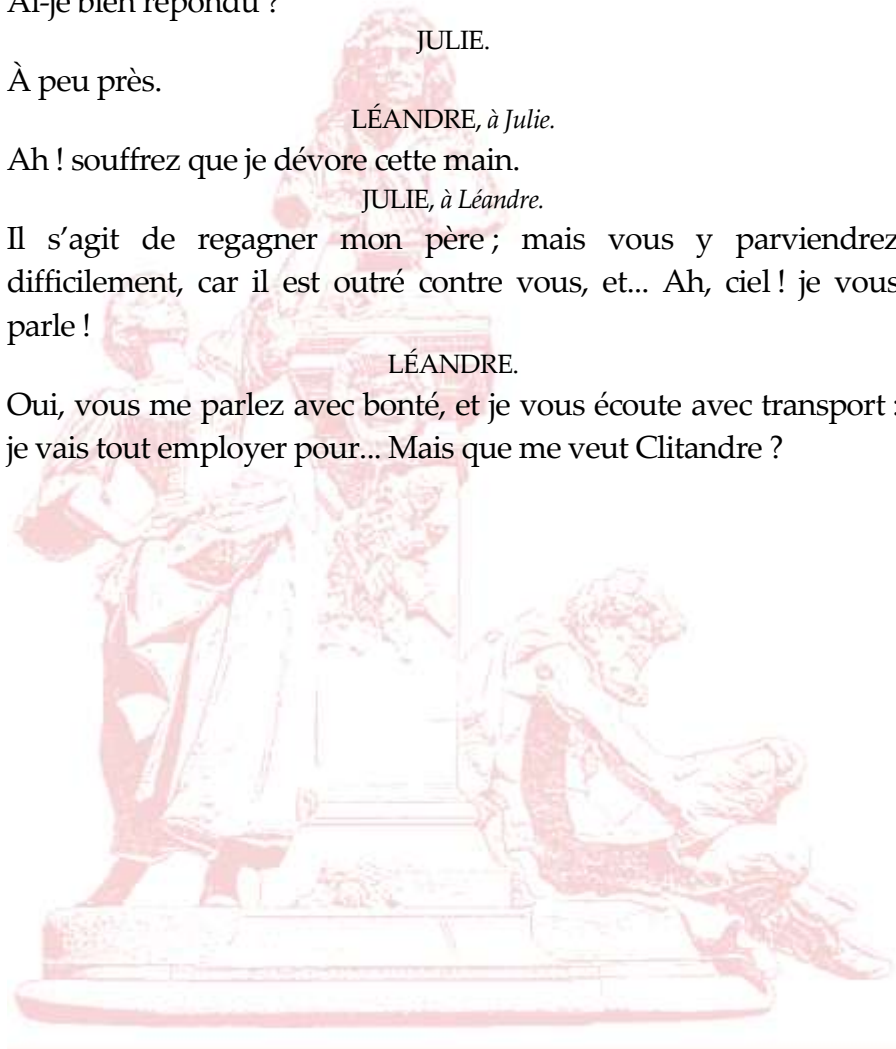
Ah ! souffrez que je dévore cette main.

JULIE, *à Léandre.*

Il s'agit de regagner mon père ; mais vous y parviendrez difficilement, car il est outré contre vous, et... Ah, ciel ! je vous parle !

LÉANDRE.

Oui, vous me parlez avec bonté, et je vous écoute avec transport : je vais tout employer pour... Mais que me veut Clitandre ?





Scène IV

CLITANDRE, LÉANDRE, JULIE, HORTENSE,
PASQUIN

CLITANDRE.

Léandre, je reviens sur mes pas pour vous supplier... Ah ! voici votre charmante sœur ; il faut que je la conjure de m'appuyer auprès de vous.

LÉANDRE.

Vous le pouvez, mais soyez sûr...

PASQUIN.

Autre retardement.

CLITANDRE.

Je ne sais, Mademoiselle, si monsieur votre frère vous a dit...

LÉANDRE.

Non, Clitandre, je ne lui ai pas dit un mot.

CLITANDRE.

Souffrez donc, belle Hortense, que j'ose vous informer moi-même, que j'ai pris la liberté de vous demander à monsieur votre frère.

JULIE, à Clitandre.

Vous l'aurait-il refusée ?

LE TRÉSOR CACHÉ

CLITANDRE.

Il me fait l'honneur de me l'accorder ; mais...

JULIE.

J'en suis ravie, et de ma pleine autorité je ratifie son consentement.

CLITANDRE.

Je vous en rends mille grâces. Belle Hortense, daignez-vous aussi le confirmer ?

HORTENSE.

À cet égard, je n'ai ni pouvoir, ni volonté ; je suis sous la puissance de mon frère, qui me tient lieu de père à présent, et qui doit disposer de mon sort.

PASQUIN.

La réponse est modeste, mais elle est claire.

CLITANDRE.

J'ose l'interpréter favorablement. Si c'est avec raison, Mademoiselle, tâchez d'obtenir de monsieur votre frère, que l'obstacle qu'il oppose à mon bonheur ne le diffère plus.

LÉANDRE.

Cet obstacle vient autant de votre part que de la mienne.

JULIE, à *Clitandre*.

Cela est-il vrai ?

CLITANDRE.

Je vous l'avoue.

JULIE.

Pourquoi vous en plaignez-vous donc ?

CLITANDRE.

Quand vous saurez en quoi consiste cet obstacle, je me flatte que vous m'applaudirez.

JULIE.

N'est-ce pas l'article du bien qui vous arrête ?

DESTOUCHES

CLITANDRE.

Justement.

JULIE.

Eh ! fi, Monsieur ! n'avez-vous point de honte ? Quoi ! vous êtes intéressé, vous qui passez pour sage ?

LÉANDRE.

Vous lui faites tort, belle Julie ; bien loin qu'il soit trop intéressé, je me plains de ce qu'il ne l'est pas assez.

JULIE.

Ah, ah ! la dispute est nouvelle.

LÉANDRE.

Je prétends que ma sœur ait une dot : je veux lui donner ma terre en mariage, et Clitandre aime mieux rompre que d'accepter mon offre. Prononcez.

JULIE.

Clitandre a raison, et vous avez tort.

HORTENSE.

Je pense comme vous, et j'aimerais mieux n'être jamais mariée, que de dépouiller mon frère en me mariant.

LÉANDRE.

Mais songez que je vous ai ruinée, et que c'est une restitution que je vous dois : toutes sortes de motifs m'y obligent.

JULIE.

Si Clitandre exigeait cela de vous, vous feriez bien de vous exécuter ; mais, puisqu'il le refuse obstinément, votre générosité n'est qu'une bizarrerie.

HORTENSE.

Je dis plus : quand même vous seriez d'accord sur cet article, je mourrais plutôt que d'y consentir.

PASQUIN.

Ô les aimables filles ! Si j'osais, je les embrasserais toutes deux.

LE TRÉSOR CACHÉ

Voilà notre terre en sûreté.

CLITANDRE.

Je triomphe.

LÉANDRE.

Me voilà condamné ; cependant il m'est impossible...

JULIE, à Léandre.

Impossible ! Si vous faites encore la moindre instance, je ne vous parlerai de ma vie. Mais j'entends mon père qui m'appelle ; sans adieu. Venez, Hortense ; nous sortirons par la porte du jardin, pour aller dîner chez mon oncle.

LÉANDRE.

Mais encore un mot, je vous prie.

JULIE.

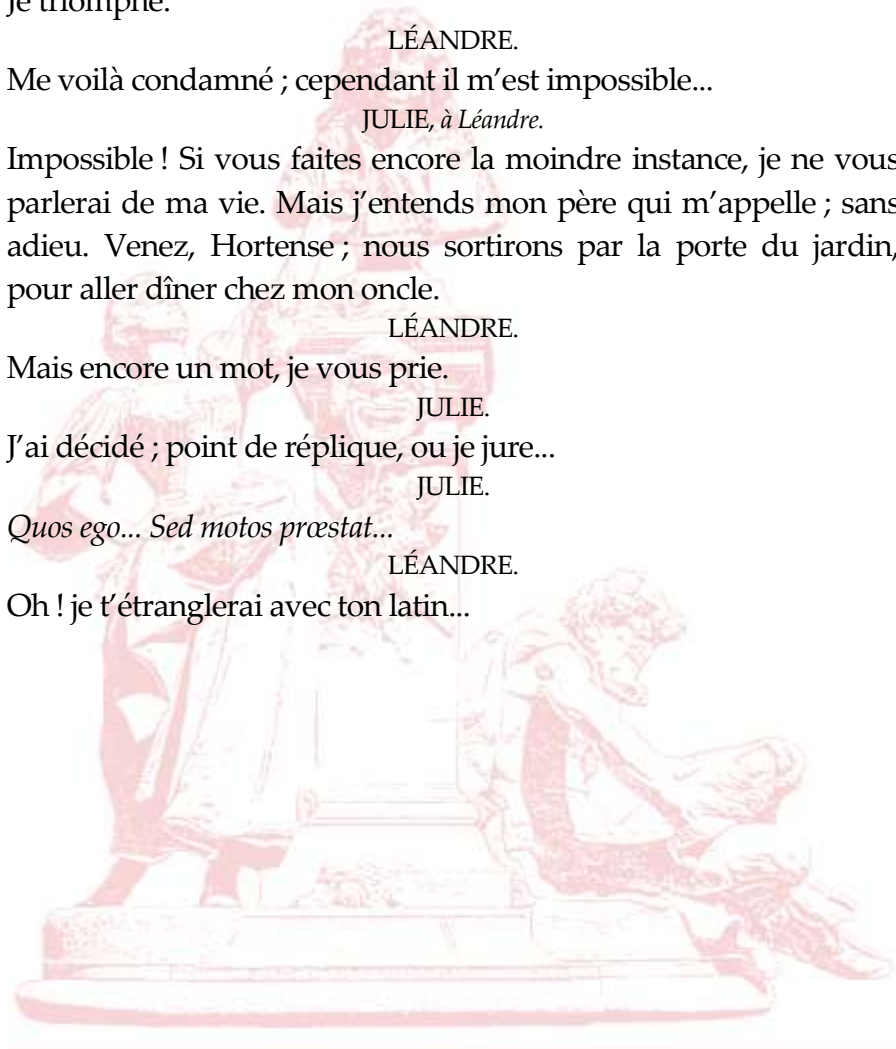
J'ai décidé ; point de réplique, ou je jure...

JULIE.

Quos ego... Sed motos præstat...

LÉANDRE.

Oh ! je t'étranglerai avec ton latin...





Scène V

CLITANDRE, LÉANDRE, PASQUIN

PASQUIN.

Elles s'en vont dîner : qu'elles sont heureuses ! Eh ! où dînerons-nous tous deux ?

CLITANDRE.

Chez ma sœur. Venez, mon cher Léandre ; nous y achèverons notre accord.

LÉANDRE.

Allons donc.

CLITANDRE.

Suis-nous, Pasquin ; tu seras le très bien venu.



Scène VI

PASQUIN, *seul*

Ô les belles paroles ! Enfin donc je romprai mon jeûne ! Que j'y vais travailler de bon cœur ! Courons. Mais tout d'un coup les jambes me manquent. Ciel ! je tremble de la tête aux pieds. N'est-ce pas Scapin, ce maudit Scapin, que je vois ? Morbleu ! c'est lui-même. Rassurons-nous ; il vient sans doute m'annoncer la mort du bon homme.



Scène VII

SCAPIN, PASQUIN

PASQUIN.

Ah ! c'est donc toi, mon ami ? Eh ! d'où viens-tu ?

SCAPIN.

Tout droit des Indes. J'arrive en poste de Pondichéry.

PASQUIN.

En poste ! Est-ce qu'on vient des Indes à cheval ?

SCAPIN.

Oui ; nous étions montés sur le cheval marin. Ah ! le maudit animal ! souvent il nous menait plus vite que nous ne voulions, puis il reculait au lieu d'avancer. Tâchions-nous d'aller à droite, il allait à gauche : quelquefois il se cabrait pour monter sur de hautes montagnes, et de là nous jetait au fond des abîmes ; après cette manœuvre, il lui prenait fantaisie de se calmer, et quelques efforts que nous fissions pour le remettre au galop, il était huit jours entiers sans avancer ni reculer.

PASQUIN.

Diable ! voilà une voiture bien fantasque !

SCAPIN.

Je suis tout brisé de cahots ; mais enfin, grâce au ciel, me voilà de

LE TRÉSOR CACHÉ

retour à Paris, et je commence à me raffermir.

PASQUIN.

Tu arrives donc dans ce moment ?

SCAPIN.

Je n'ai encore vu que toi de connaissance, et je m'en serais bien passé.

PASQUIN.

Ah ! je t'en offre autant. Je vois que les marins sont polis.

SCAPIN.

S'ils ne sont pas polis, ils sont francs. Où est ton maître ?

PASQUIN.

Ici près. Quoi ! tu n'es pas en deuil ?

SCAPIN.

Animal, est-ce qu'on porte le deuil en pleine mer ?

PASQUIN.

Je n'en sais rien ; mais nous allons le prendre apparemment.

SCAPIN.

Eh ! de qui le prendrions-nous ?

PASQUIN.

Eh, parbleu ! du bon homme.

SCAPIN.

Quel bon homme ? Il ne s'est jamais mieux porté.

PASQUIN.

Tant pis.

SCAPIN.

Tant mieux.

PASQUIN.

Il t'a donc envoyé devant pour quelque importante affaire ?

SCAPIN.

Il m'envoie pour savoir où vous êtes, ce que vous faites, et en quelle situation sont vos affaires, et pour lui en rendre compte

DESTOUCHES

dans le moment.

PASQUIN.

Dans le moment ! Eh ! où est-il, le curieux vieillard ?

SCAPIN.

À deux pas d'ici, où il m'attend. Qu'as-tu ?

PASQUIN.

Soutiens-moi.

SCAPIN, *le repoussant.*

Parbleu ! soutiens-toi toi-même ; tu pèses comme un bloc.

PASQUIN.

Hélas ! je le suis devenu : tu m'as pétrifié.

SCAPIN.

Vous m'avez bien la mine d'avoir fait des vôtres pendant notre absence.

PASQUIN.

Nous avons si bien fait, mon enfant, que nous ne pouvons plus faire...

SCAPIN.

Va donc te garnir le dos ; car je t'avertis qu'il y aura d'abord un rude assaut à soutenir.

PASQUIN.

Voilà mon rêve qui s'accomplit ; qu'on dise, après cela, que tous songes sont mensonges. Ah ! c'en est fait ; j'aperçois Dorimon là-bas. Décampons, avant qu'il me voie.

SCAPIN.

Mène-moi vite à ton maître.

PASQUIN.

Viens, mon cher Scapin, tu nous aideras à nous pendre.

SCAPIN.

Je suis à ton service.



Scène VIII

DORIMON, *seul*

Me voilà donc, grâce au ciel, dans ma chère patrie, et à deux pas de ma maison ! Que je vais causer de joie à mon fils ! que ma fille sera ravie de me revoir ! Je me suis fait un plaisir d'arriver dans le moment qu'ils m'attendaient le moins. Mais personne ne vient au-devant de moi ! Cependant j'ai envoyé Scapin les avertir de mon retour. Est-ce qu'ils ne sont pas à la maison ? Frappons. Que veut dire ceci ? On ne m'ouvre point. Holà, quelqu'un !

Il frappe encore.



Scène IX

CRISPIN, DORIMON

CRISPIN, *en habit de marinier, parlant du côté d'où il sort.*

Eh, morbleu ! plus de répétition ; je sais mon rôle par cœur : ces vieux radoteurs rebattent toujours la même histoire. Je crois que voilà la maison que l'on m'a indiquée.

DORIMON.

Se moque-t-on de moi, de me laisser une heure à ma porte ?

Il frappe.

CRISPIN.

Voici un bon homme qui frappe. Tant mieux, il m'en épargne la peine. Par hasard, êtes-vous de cette maison ?

DORIMON.

Que vous importe ?

À part.

Cet homme a l'air bien marin ! Je ne connais pas ce visage-là.

CRISPIN.

Il faut que je frappe aussi ; peut-être qu'on m'entendra mieux.

DORIMON.

Qui demandez-vous ici ?

LE TRÉSOR CACHÉ

CRISPIN.

Que vous importe ?

DORIMON.

Vous êtes bien impoli.

CRISPIN.

Tout comme vous : je prends votre ton.

DORIMON.

Eh bien ! pour en prendre un plus honnête, peut-on savoir quelle affaire vous amène ici ?

CRISPIN.

Je cherche un jeune homme nommé Léandre, le très digne fils d'un père qui l'a gâté, et qui est aux Indes depuis trois ans. On m'a dit que ce jeune étourdi demeurait céans.

DORIMON.

Cela doit être. Mais que lui voulez-vous, à cet étourdi gâté par son père ?

CRISPIN.

Ce que je lui veux ?

DORIMON.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes bien curieux.

DORIMON.

J'ai mes raisons pour cela.

CRISPIN.

Et moi les miennes pour ne vous Je pas dire. J'ai ordre de ne parler qu'à Léandre.

DORIMON.

Eh ! le connaissez-vous, ce Léandre ?

CRISPIN.

Oui, si je connais les gens que je n'ai jamais vus.

DESTOUCHES

DORIMON.

Vous êtes étranger, apparemment ?

CRISPIN.

Si jamais on le fut. J'arrive des Indes, où je suis né : de vous dire de qui, c'est ce que je ne sais pas : j'ignore même si mon père et ma mère ont jamais été mariés ; tout ce qu'on m'a dit, c'est que, se bornant l'un et l'autre à me mettre au monde, ils ont laissé au monde le soin de m'élever, en quoi le monde a bien réussi, comme vous voyez ; car j'ai bon pied, bon œil, l'appétit strident, et une soif inextinguible.

DORIMON.

Inextinguible ! Où avez-vous pris ce mot-là ?

CRISPIN.

Dans ma tête. Quand j'ai besoin d'un terme, la façon ne m'en coûte rien.

DORIMON.

Oh ! je le vois bien. Peut-on savoir en quel lieu des Indes vous êtes né ?

CRISPIN.

Bon homme, vous êtes inquisitif.

DORIMON.

Inquisitif ! Est-ce là encore un mot de votre façon ?

CRISPIN.

Il sort du moule ; vous en avez l'éternelle.

DORIMON.

Je vous suis obligé. Faites-moi le plaisir de répondre à ma question en termes un peu moins nouveaux.

CRISPIN.

Votre question est indiscreète à l'excès ; mais je pardonne à l'âge, que je respecte. Je vous dirai donc tout bonnement que je suis né à

LE TRÉSOR CACHÉ

Pondichéry, d'où j'arrive à l'instant.

DORIMON.

De Pondichéry ! cela est-il bien vrai ?

CRISPIN.

Eh ! où voulez-vous donc que je sois né ?

DORIMON.

Eh, parbleu ! où il vous plaira ; cela ne m'importe guère. Mais, sans vous offenser (car vous êtes bilieux), puis-je vous demander votre nom ?

CRISPIN.

Si je vous le disais, il vous ennuerait.

DORIMON.

Pourquoi ?

CRISPIN.

C'est qu'il est si long, qu'il faut un quart d'heure pour le prononcer. Voyez si vous avez la patience de l'entendre.

DORIMON.

Ma foi, j'ai des affaires plus pressées.

CRISPIN.

Les noms indiens ne finissent point ; mais j'ai réduit le mien à une syllabe.

DORIMON.

Quelle est-elle ?

CRISPIN.

En abrégé, je m'appelle *Crac*.

DORIMON.

Ce nom vous convient ; car vous avez l'air d'un grand craqueur.

CRISPIN.

Mon air vous trompe ; je suis l'homme des Indes le plus naïf. Quand vous verrez des gens de mon pays, demandez-leur des nouvelles du capitaine Crac.

DESTOUCHES

DORIMON.

Ah ! vous êtes donc capitaine de vaisseau ?

CRISPIN.

Oui, d'un vaisseau de la Compagnie.

DORIMON.

Qui s'appelle ?

CRISPIN.

Qui s'appelle... *le Rhinocéros, ou le Monstre marin* ; car c'est la même chose.

DORIMON, *à part.*

Je suis bien trompé si ce drôle n'est pas un fripon ; mais il est plaisant. Tâchons de savoir ce qu'il veut à mon fils.

Haut.

Comme vous me paraissez un homme tout simple, je suis sûr que vous ne me ferez pas mystère de ce que vous avez à dire aux gens de cette maison.

CRISPIN.

J'y viens de la part de celui à qui elle appartient.

DORIMON.

De la part de Dorimon ?

CRISPIN.

Justement. Vous le connaissez donc ?

DORIMON.

C'est mon meilleur ami.

CRISPIN.

J'en suis charmé. Que je vous embrasse pour l'amour de lui. Il m'a donné une commission-pour son fils.

DORIMON, *à part.*

Je ne me trompais pas, cet homme est un insigne fripon.

Haut.

Est-ce une commission bien pressante ?

LE TRÉSOR CACHÉ

CRISPIN.

Vraiment oui ; Dorimon m'a remis cinquante mille écus, que j'apporte à son fils pour marier sa sœur.

DORIMON, *à part.*

Parbleu ! le trait est singulier !

Haut.

Eh ! où sont ces cinquante mille écus ?

CRISPIN.

Je viens de les déposer chez le notaire du bon homme, lequel notaire m'a donné son reçu, que je vais remettre à Léandre.

DORIMON.

Tout franc, monsieur le capitaine Crac, je crois pour le coup que vous craquez.

CRISPIN.

Moi ! Connaissez-vous l'écriture de ce notaire ?

DORIMON.

Comme la mienne.

CRISPIN.

Jetez donc les yeux sur cet écrit. Suis-je un craqueur ?

DORIMON, *à part.*

Je tombe des nues, et je ne comprends rien à cette aventure.

CRISPIN.

Vous jugez bien que je n'ai eu garde de confier à Léandre une somme aussi considérable ; elle aurait été bientôt fondue dans ses mains, à ce que chacun dit.

DORIMON.

Comment ! est-ce qu'il est toujours libertin ?

CRISPIN.

Plus que jamais. Voici son histoire. Après avoir dissipé tout l'argent que son père lui avait laissé pour sa subsistance et celle de sa sœur, qu'on dit très aimable, il a vendu la maison du pauvre

DESTOUCHES

bon homme, et l'a mangée avec tant d'appétit, qu'il ne lui en reste pas une bribe.

DORIMON.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Et à qui l'a-t-il vendue, s'il vous plaît ?

CRISPIN.

À un certain bon homme Géronte, qui l'a payée cinquante mille livres.

DORIMON, *à part.*

Ah, le perfide acquéreur !

Haut.

Eh ! de qui tenez vous cela, vous qui êtes étranger ?

CRISPIN.

D'un honnête vieillard chez qui je vais loger, qui se nomme Lucidor.

DORIMON.

Ah, maudit Indien ! tu m'assassines : ce que tu m'apprends me fait mourir.

CRISPIN.

Ma foi, tant pis pour vous ; pourquoi êtes-vous si curieux ?

DORIMON.

Pourquoi je suis si curieux, misérable ! Sais-tu bien à qui tu parles ?

CRISPIN.

Moi ? non, et ne me soucie guère de le savoir.

DORIMON.

Apprends, bourreau, apprends que je suis ce Dorimon dont tu prétends avoir reçu cinquante mille écus.

CRISPIN.

Oh, oh ! vous êtes Dorimon ; Dorimon, père de Léandre ?

DORIMON.

Oui, je le suis ; c'est à lui que tu parles.

LE TRÉSOR CACHÉ

CRISPIN.

Tout de bon ?

DORIMON.

Oui, tout de bon.

CRISPIN.

Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait ?

DORIMON.

Ce que cela te fait, indigne !

CRISPIN.

Vous êtes un malin vieillard, de ne m'en avoir pas averti plus tôt.
Vous en voilà puni, et j'en suis charmé.

DORIMON.

Mais dis-moi du moins, scélérat, qui t'avait chargé de conter à
mon fils le tissu de mensonges dont tu viens de m'assassiner ?

CRISPIN.

Celui qui les a forgés vous le dira. Quant aux aventures de votre
fils, elles sont aussi vraies que les miennes sont fausses. Cette
maison n'est plus à vous, le fait est sûr, et vous ferez bien d'en
acheter une autre, si vous craignez que le serein ne vous enrume.
C'est le conseil que vous donne votre serviteur le capitaine Crac.



Scène X

DORIMON, *seul*

Si les infortunes que ce fripon m'annonce ne sont pas encore de son invention, je suis le plus malheureux père et l'ami le plus généreux que l'on ait jamais vu. Ah ! Géronte, Géronte, vous avez acquis ma maison pour achever de perdre mon fils, et pour vous saisir de mon trésor ! Quelle horrible infidélité ! À qui se fier désormais ?



Scène XI

GÉRONTE, DORIMON

GÉRONTE.

Juste ciel ! en croirai-je mes yeux ? Est-ce mon cher Dorimon que je revois ?

DORIMON.

Votre cher Dorimon !

GÉRONTE.

Plus cher que jamais. Que je vous embrasse !

DORIMON.

Arrêtez. Si ce qu'on vient de me dire n'est point une fable inventée pour me désespérer, avez-vous encore l'audace de m'approcher ?

GÉRONTE.

Que vous a-t-on dit ?

DORIMON.

Que mon fils vous a vendu ma maison.

GÉRONTE.

Cela est vrai.

DORIMON.

Et vous osez me l'avouer !

DESTOUCHES

GÉRONTE.

Je l'avoue, et m'en fais gloire.

DORIMON.

Ô ciel ! dans quel monde suis-je revenu ! Que la mer ne m'a-t-elle englouti ! Je me meurs.

GÉRONTE.

Je crois qu'il s'évanouit. Au secours !

DORIMON.

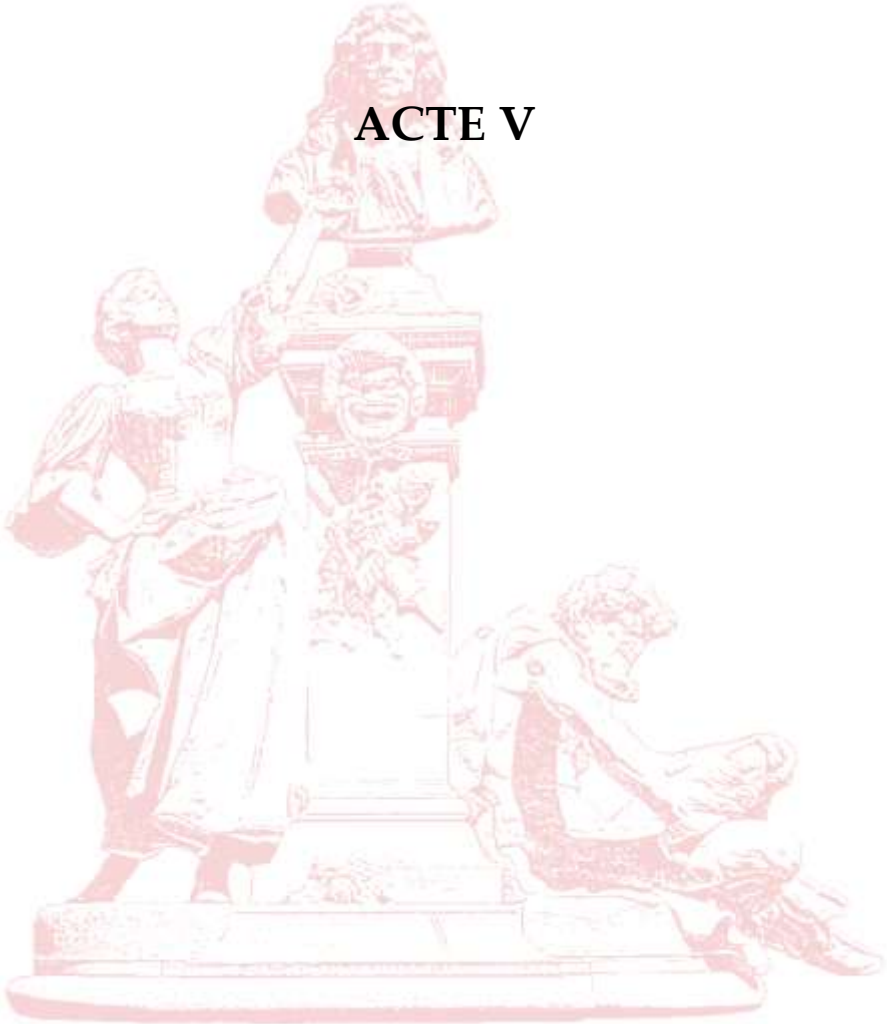
Laissez-moi mourir.

GÉRONTE, *à ses gens qui accourent.*

Aidez-moi, mes enfants, à le porter dans son appartement, et tâchons au plus tôt de le faire revenir, afin que je le désabuse. Que maudit soit mille fois quiconque l'a jeté dans cette consternation !



ACTE V





Scène première

DORIMON, GÉRONTE

DORIMON.

Ô mon cher Géronte ! ô mon prudent et fidèle ami ! que je vous ai fait d'injustices ! Comment pourrai-je les réparer ? quelles expressions, quels services suffiront jamais pour m'acquitter envers vous ?

GÉRONTE.

Vous le pouvez dans l'instant.

DORIMON.

Que je suis heureux ! Que faut-il faire ?

GÉRONTE.

Pardonner à votre fils.

DORIMON.

Ah ! c'est trop exiger. Vous voulez donc me rendre ingrat ?

GÉRONTE.

Comment, ingrat !

DORIMON.

Moi, pardonner à ce misérable ! Je l'attends pour lui donner ma malédiction.

LE TRÉSOR CACHÉ

GÉRONTE.

Ah ! quel emportement, mon cher ami ! Après l'avoir excessivement aimé, vous voulez le haïr à l'excès : est-ce là faire usage de sa raison ?

DORIMON.

Vendre ma maison, mettre sa sœur sur le pavé, la réduire à l'extrême misère, l'exposer aux plus grands malheurs, si votre trépas, pendant mon absence, l'eût privée de votre secours ; sont-ce là des actions que je puisse lui pardonner, après lui en avoir pardonné mille autres qui étaient d'infaillibles présages de celle-ci ? La pauvre enfant, que devenait-elle sans vous ? et que devenait mon trésor ? Non, je n'y saurais penser sans entrer en fureur.

GÉRONTE.

Il faut oublier tout cela comme un mauvais songe.

DORIMON.

Je ne l'oublierai jamais. Je rapporte des Indes la succession de mon frère, qui monte à des sommes immenses : il n'en aura pas une obole, non plus que de mon trésor ; sa sœur aura tout.

GÉRONTE.

Elle mérite la plus haute fortune ; mais croyez-moi, mon cher Dorimon, votre fils n'est pas si coupable que vous le pensez.

DORIMON.

Pas si coupable ?

GÉRONTE.

Non, Accusez-le moins des folles actions qu'il a faites, que le siècle pervers dans lequel il est né. Le bon temps est passé, mon cher ami. Dans nos jeunes ans, la vertu faisait encore quelque figure ; maintenant elle paraît si surannée, qu'à peine les gens mêmes de notre âge osent-ils se piquer de la connaître. Au milieu de tant de

DESTOUCHES

désordres, ne serait-ce pas une espèce de miracle, si un jeune homme, trop chéri de son père, et se croyant sûr de l'impunité, ne tombait pas dans le dérèglement ?

DORIMON.

Dites tout ce qu'il vous plaira pour l'excuser, je suis sûr qu'il n'y a pas un jeune homme de son âge qui pousse le libertinage aussi loin que lui.

GÉRONTE.

Dans quelle erreur vous êtes ! Les jeunes gens aujourd'hui sont si dépravés, qu'à vingt-cinq ans la plupart d'entre eux n'ont plus ni bien ni santé. On dirait aujourd'hui que les hommes se dépêchent de vivre.

DORIMON.

Discours que tout cela.

GÉRONTE.

Je vous dis vrai. D'ailleurs, ce qui plaide encore pour votre fils, c'est qu'au milieu de ses folles dissipations il n'a pas fait une seule action qui le déshonore ; au contraire, il a toujours fait éclater les sentiments les plus généreux. Le don qu'il voulait faire à sa sœur en est une preuve incontestable. Il se dépouillait absolument pour elle, malgré les refus de Lucidor et de Clitandre, et nous a même forcés, pour lui laisser sa terre, d'imaginer le plaisant stratagème qui vous a causé de si vives alarmes. Quel fond d'honneur et de bonté !

DORIMON.

Vanité toute pure. Je n'en suis point la dupe : je mettrai bientôt à une rude épreuve cette générosité prétendue.

GÉRONTE.

Oh ! plus vous réprouverez, plus elle brillera, je vous le garantis.

LE TRÉSOR CACHÉ

DORIMON.

Vous parleriez moins affirmativement si vous saviez mon dessein.

GÉRONTE.

Quel est-il ?

DORIMON.

Vous le saurez bientôt. Allons voir ma fille.

GÉRONTE.

Allons : elle est chez mon frère.

DORIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Qu'avez-vous ?

DORIMON.

Je frémis.

GÉRONTE.

Pourquoi donc ?

DORIMON.

Ne vois-je pas ce maraud de Pasquin ?

GÉRONTE.

C'est lui-même. Cela vous fait frémir ?

DORIMON.

Oui ; il me semble que je vois déjà mon indigne fils.

GÉRONTE.

De grâce, calmez-vous ; vous allez en apprendre des nouvelles.

DORIMON.

Ah ! je n'en sais que trop.

GÉRONTE.

Pour l'amour de moi, mon cher Dorimon, écoutez ce que ce garçon veut vous dire.



Scène II

GÉRONTE, DORIMON, PASQUIN

DORIMON.

Approche, coquin ! approche. Que me veux-tu, misérable ?

PASQUIN, *à part.*

Voici pour moi une terrible crise ; mais il faut me sacrifier pour mon maître.

DORIMON.

Comment as-tu l'audace de te présenter devant moi ?

PASQUIN.

Monsieur... proprement... ce n'est pas moi que je vous présente.

DORIMON.

Que présentes-tu donc ?

PASQUIN, *se tournant.*

Mes épaules. Frappez, estropiez, disloquez, si cela peut vous soulager.

DORIMON, *à Géronte.*

Avez-vous jamais vu un plus fin pendard ? Il connaît ma bonté, le scélérat ! et croit me prendre par mon faible ; mais ton adresse est inutile, tu seras traité selon tes mérites.

LE TRÉSOR CACHÉ

PASQUIN.

Je ne viens ici que pour recevoir mon salaire. Dépêchez-moi, Monsieur, ne me faites pas languir : mon maître attend le sien, et n'ose venir le recevoir ; payez-moi pour nous deux.

GÉRONTE.

Le coquin m'attendrit.

DORIMON.

Quoi ! vous l'écoutez ? C'est le plus rusé manœuvre que le Maine ait jamais produit.

PASQUIN.

Monsieur, quand le Maine fait tant que de produire un honnête homme, c'est un prodige de probité.

DORIMON.

Vous allez voir si ce maraud-là n'est pas un franc hypocrite.

À Pasquin.

Vois-tu cette canne ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; elle est de taille raisonnable.

DORIMON.

Et propre à châtier les gens qui ont renoncé à la raison, surtout les valets infidèles, qui osent encourager leurs jeunes maîtres à se rendre fameux par leur libertinage et leurs dissipations.

PASQUIN.

Quoique vous me croyiez bien coupable, il me serait facile de me justifier, si vous aviez la bonté de m'entendre.

DORIMON.

L'impudent ! N'entreprendrais-tu pas aussi de justifier ton maître ?

PASQUIN.

Encore plus aisément que moi.

DESTOUCHES

DORIMON.

Oh ! c'est pousser l'impudence à l'excès.

Il veut frapper Pasquin.

Tiens, maraud, voilà comment je reçois tes excuses.

GÉRONTE, *le retenant.*

Que voulez-vous faire ?

DORIMON.

Le rouer de coups ; il me met hors de moi.

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Sauve-toi, mon enfant.

PASQUIN.

Non, je veux qu'il m'assomme. Faites justice, Monsieur, si vous croyez la faire ; traitez-moi comme votre valet, pourvu que vous traitiez mon maître comme votre fils.

DORIMON.

Comme mon fils ! Je ne le connais plus.

PASQUIN.

Vous devriez pourtant bien le connaître.

DORIMON.

Pourquoi, scélérat ?

PASQUIN.

C'est vous qui l'avez formé ; je n'ai contribué, tout au plus, qu'à le perfectionner.

DORIMON.

Quoi, misérable ! tu oses m'accuser des désordres de mon fils ?

PASQUIN.

Vous pourriez du moins, Monsieur, en partager la cause avec moi ; mais le maître n'a jamais tort, la faute tombe toujours sur le pauvre valet. Me voilà prêt à l'expier pour nous deux... Essayez donc si votre bras conserve encore quelque vigueur : ayez contre moi le cœur d'un maître, gardez pour votre fils le cœur d'un père.

LE TRÉSOR CACHÉ

DORIMON.

Les bras me tombent. Où as-tu pris ces sentiments-là, malheureux ?

PASQUIN.

Monsieur... je les ai pris... dans Sénèque.

DORIMON.

Dans Sénèque ! Tu as lu cet auteur-là ? Et que dit-il ?

PASQUIN.

Il dit qu'un galant homme ne doit jamais appliquer le bâton sur un dos qui s'y présente de bonne grâce.

DORIMON.

Je ne connais point ton Sénèque.

GÉRONTE.

Ni moi non plus, je n'ai jamais lu que mon Barème ; mais si Sénèque dit cela, je pense comme lui.

PASQUIN.

Ah ! qu'il dit encore de belles choses dans son chapitre des Pères !

GÉRONTE.

Quoi, par exemple ?

PASQUIN.

Voici ses propres termes : Un bon père ne doit jamais tenir contre le repentir sincère d'un fils qui s'est égaré.

DORIMON.

Sénèque est un bavard, et toi un maître fripon qui cherche à me séduire ; mais je me moque de tout votre verbiage : je commencerai par déshériter mon fils.

PASQUIN.

Avec votre permission, Monsieur, vous n'en ferez rien.

DORIMON.

Je n'en ferai rien ! As-tu encore lu cela dans Sénèque ?

DESTOUCHES

PASQUIN.

Ah ! je l'ai lu dans un bien meilleur livre.

DORIMON.

Dans quel livre ?

PASQUIN.

Dans votre cœur. Ah ! que ce livre-là parle bien ! il vous persuadera malgré vous.

DORIMON, à Géronte.

Voilà le plus adroit fripon qui soit jamais né ; il me tournerait la cervelle, si je ne le connaissais pas.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, si vous me connaissiez, vous prendriez de mes avis.

DORIMON.

Quoi ! que ferais-tu ?

PASQUIN.

Après avoir bien chapitré mon fils, je lui pardonnerais toutes ses folies.

DORIMON.

Ensuite ?

PASQUIN.

Ensuite, je me dépêcherais de le marier à quelque personne dont il fût bien épris, afin qu'elle eût assez d'empire sur lui pour le tirer du désordre.

DORIMON.

Après cela ?

PASQUIN.

Après cela je ferais la fortune de Pasquin, pour le récompenser de ses bons avis.

DORIMON, *levant la canne pour le frapper.*

Je m'en vais commencer, impudent ! par la récompense que je lui

LE TRÉSOR CACHÉ

dois.

GÉRONTE, *l'arrêtant.*

Vous n'en ferez rien, je vous jure ; ce, garçon-là me gagne le cœur, et je pense précisément comme lui.

DORIMON.

Si je ne vous étais pas aussi redevable que je le suis, je serais plus en colère contre vous que contre cet insolent conseiller.

À Pasquin.

Ôte-toi de ma vue, séducteur ; ou je te ferai sentir que je ne suis pas ta dupe.

PASQUIN.

Si vous ne l'êtes jamais que de moi...

DORIMON, *voulant le frapper.*

Encore !...

À Géronte.

Ne me retenez pas, je vous prie.

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Va-t'en, mon pauvre garçon.

DORIMON.

Arrête. Où est mon fils ?

PASQUIN.

Chez Lucidor avec Clitandre.

DORIMON.

Oh ! qu'il soit où il voudra, je ne m'en soucie plus. Mais que peut faire ce libertin avec un jeune homme si sage ?

PASQUIN.

Il pleure depuis qu'il sait que vous êtes de retour.

DORIMON.

Ah ! le malheureux ! il pleure !

PASQUIN, *pleurant.*

Hélas oui !

DESTOUCHES

DORIMON.

S'il avait imité Clitandre, il ne pleurerait pas ; mon arrivée le comblerait de joie.

PASQUIN, *toujours pleurant.*

Il ne pleure que parce qu'il vous aime, et que vous le haïssez.

Se jetant à genoux.

Monsieur, encore une fois, assommez-moi, et pardonnez-lui.

GÉRONTE, *à Dorimon.*

Ma foi, je n'y puis plus tenir.

DORIMON.

Lève-toi, pendard ; va rejoindre ton maître.

PASQUIN, *bien humblement.*

Que lui dirai-je ?

DORIMON.

Dis-lui que je ne le veux plus voir, et que je ne lui pardonnerai jamais.

PASQUIN.

Je m'en vais donc vous l'amener : peut-être sera-t-il plus heureux que moi.

DORIMON.

S'il a l'audace de se présenter... Le coquin ne m'écoute plus.



Scène III

GÉRONTE, DORIMON

GÉRONTE.

En vérité, je ne vous reconnais pas : ce garçon m'a percé le cœur, et le vôtre n'en est pas effleuré.

DORIMON.

Mon cœur n'a été que trop tendre ; je veux le punir de sa faiblesse, et le rendre insensible pour ce qu'il a trop aimé.

GÉRONTE.

Eh ! dispose-t-on de son cœur à son gré ? Vous ne pourrez jamais tenir contre un fils pénétré de honte et de repentir.

DORIMON.

J'y tiendrai, sur mon honneur. Quand il se repentirait sincèrement, puis-je compter qu'il persistera ? Puis-je me fier à lui ?

GÉRONTE.

Pourquoi non ? Ce ne serait pas la première fois qu'on verrait un insigne libertin devenir un modèle de sagesse et de vertu.

DORIMON.

Si bien donc que si je vous demandais pour lui votre fille Julie, vous ne balanceriez pas à la lui accorder ?

DESTOUCHES

GÉRONTE.

On me l'a demandée pour un jeune magistrat, et l'affaire est entamée.

DORIMON.

Mais si vous n'aviez aucun engagement, et si je vous sollicitais vivement pour Léandre, que feriez-vous ?

GÉRONTE.

Ce que je ferais ?

DORIMON.

Oui.

GÉRONTE.

Tout franc, je serais bien embarrassé. La crainte de sacrifier ma fille...

DORIMON.

Voilà mes gens qui prêchent merveilles, et ne font rien de ce qu'ils prêchent ! Allez, ne craignez point mon indiscretion : j'estime trop votre fille pour vouloir être cause de son malheur. Mais nous perdons le temps à discourir, et nous n'allons point chez votre frère : dépêchons, de peur qu'on ne nous arrête encore. Je crains que ce maraud de Pasquin n'ait l'audace de m'amener mon fils.

GÉRONTE.

Ma foi, les voici tous deux ; et voici le moment qui nous prouvera si votre cœur est aussi dur que vous le croyez.



Scène IV

LÉANDRE, PASQUIN, DORIMON, GÉRONTE

PASQUIN, à Léandre.

Allons, mon cher maître, c'est ici qu'il faut payer de votre personne ; essayez bravement la première bordée.

LÉANDRE.

J'y suis préparé ; mais je commence à trembler.

DORIMON, à Géronte.

J'ai peine à retenir ma fureur : son aspect ne fait que la redoubler.

PASQUIN, à Léandre.

Avancez donc.

LÉANDRE.

Je ferais mieux, je crois, de me retirer. La colère est peinte dans ses yeux.

PASQUIN.

Vous y verrez bientôt la tendresse, si vous vous y prenez bien.

LÉANDRE, *approchant timidement et à petits pas.*

Voulez-vous bien permettre...

DORIMON, *durement.*

Que voulez-vous ?

DESTOUCHES

LÉANDRE.

La permission de vous approcher, et de me jeter à vos pieds.

PASQUIN, *bas, à Léandre.*

Ce n'est pas mal débiter ; courage.

DORIMON.

Que prétendez-vous faire à mes pieds ?

LÉANDRE.

Tâcher d'y obtenir le pardon de mes extravagances.

DORIMON.

Dispensez-vous de cette démarche humiliante ; elle coûterait trop à votre orgueil, et serait très inutile.

LÉANDRE.

Quoi ! mon père...

DORIMON.

Ne m'appellez plus votre père ; je ne l'ai que trop été.

GÉRONTE.

Ah ! mon cher ami, vous le serez encore, et je vous en prierai si vivement...

DORIMON.

N'usez pas en vain votre crédit sur moi ; mon ressentiment ne finira qu'avec ma vie.

LÉANDRE.

Retirons-nous, Pasquin ; je n'ai plus rien à espérer.

PASQUIN.

Quoi ! vous vous rebutez, parce qu'on repousse votre première attaque ? Allons, encore un assaut ; de la vigueur.

LÉANDRE, *à Dorimon.*

Quoique vous ne vouliez plus être mon père, je ne cesserai jamais d'être votre fils : les rebuts les plus cruels, que je n'ai que trop mérités, ne pourront étouffer dans mon cœur ni mon respect pour vous, ni tout l'amour que je vous dois, et que je ressens plus que

LE TRÉSOR CACHÉ

jamais.

PASQUIN, *bas, à Léandre.*

Bravo ; vous avez attrapé le ton.

DORIMON, *à Léandre.*

Je ne suis plus sensible à votre respect ni à votre amour, les preuves en sont trop tardives ; vous avez usé ma patience et ma tendresse. Allez, vous êtes indigne d'un père tel que moi : retirez-vous, ne paraissez plus à mes yeux ; oubliez-moi comme je vous oublie.

PASQUIN, *à part.*

Ma foi, ceci passe la raillerie : me voilà déconcerté comme mon maître.

LÉANDRE, *à Géronte.*

Monsieur, puisque mon repentir et ma confusion ne peuvent rien sur le cœur de mon père, il ne me reste plus d'autre ressource que de recourir à vous, pour vous supplier d'obtenir ma grâce ; je m'en reconnais absolument indigne, mais vous pouvez tout sur votre ami.

PASQUIN, *à part.*

Ce n'est pas mal se retourner : voyons ce que ceci produira.

GÉRONTE.

Voulez-vous, mon cher Dorimon, que j'embrasse vos genoux pour votre fils ?

DORIMON, *le retenant.*

Ah ! vous me désespérez. Au nom de notre ancienne amitié, ne me faites point cette violence.

GÉRONTE.

Permettez du moins, pour l'amour de moi, que votre malheureux fils implore votre clémence.

À Léandre.

DESTOUCHES

Venez, Monsieur, venez éprouver si son cœur vous est fermé sans retour.

LÉANDRE, *se jetant aux pieds de Dorimon.*

Monsieur... Ah ! Monsieur !...

PASQUIN, *à demi-bas, à Léandre.*

Dites mon père.

LÉANDRE, *toujours à genoux, à Pasquin.*

Je n'ose, il ne veut plus l'être.

GÉRONTE, *à Dorimon.*

Eh ! vous tenez à cela ?

DORIMON, *à Léandre.*

Levez-vous.

LÉANDRE.

Je veux mourir à vos pieds, ou obtenir ma grâce.

PASQUIN, *se jetant aussi à genoux.*

Nous y mourrons ensemble, si vous êtes impitoyable.

DORIMON, *à Léandre.*

Encore une fois, levez-vous, Monsieur.

GÉRONTE, *embrassant Dorimon.*

Eh ! dites mon fils.

DORIMON, *après un peu de silence.*

Eh bien ! mon fils, levez-vous.

PASQUIN.

Monsieur, une petite embrassade, par charité.

DORIMON.

Nous n'en sommes pas là. Mon fils, puisque vous voulez l'être encore, je ne puis vous pardonner qu'à une condition, et j'exige d'avance que vous l'acceptiez, quelque dure qu'elle puisse être. Vous y engagez-vous sur votre honneur ?

LÉANDRE.

Je vous le jure sans balancer.

LE TRÉSOR CACHÉ

DORIMON.

Si vous saviez à quel prix je mets votre grâce...

LÉANDRE.

Pourvu que vous me rendiez votre cœur, le prix le plus excessif me paraîtra léger.

DORIMON.

Nous allons voir.

LÉANDRE.

Parlez, mon père.

GÉRONTE, *à Dorimon.*

Je meurs d'impatience de savoir votre intention.

DORIMON.

Léandre, apprenez que je suis plus riche que jamais, par la succession de mon frère, que j'ai recueillie.

LÉANDRE.

Je vous en félicite.

DORIMON.

Ce n'est pas tout : apprenez encore que j'avais laissé dans le jardin de ma maison, que vous avez vendue si imprudemment, un trésor considérable sous la garde de ce fidèle ami.

PASQUIN, *à part.*

Ah ! si nous l'avions su, le trésor aurait changé de place.

DORIMON.

Pour vous punir de l'avoir exposé, et de toutes vos affreuses dissipations, je veux que vous renonciez à ce trésor et à la succession de mon frère : je destine l'un et l'autre à votre sœur, pour la dédommager du tort que vous lui avez fait. Vous sentez-vous le courage d'y consentir, sans que je vous y oblige par les moyens qui sont en mon pouvoir, et que votre conduite n'autorise que trop ?

DESTOUCHES

LÉANDRE.

Est-ce là tout ce que vous exigez de moi ?

PASQUIN.

Ma foi, c'est bien assez.

LÉANDRE.

Faites venir un notaire, et dans l'instant je signe ma renonciation : cela fait, je me retire dans ma terre, dont les revenus ne suffiront que trop pour le genre de vie que je me propose. Si Pasquin veut m'y tenir compagnie, il composera toute ma suite.

PASQUIN.

Si je le veux ? Je vous suivrai partout ; nous vivrons comme deux bons petits ermites. Messieurs, vous viendrez nous voir quelquefois : nous vous régalerons de lait, de beurre frais, de noix et de fromage.

GÉRONTE, à Dorimon.

Êtes-vous content ?

DORIMON.

Cela suffit.

LÉANDRE.

Vous me pardonnez donc ?

DORIMON.

Je vous tiendrai parole, si vous me tenez la vôtre.

Léandre lui baise la main.



Scène V

LUCIDOR, CLITANDRE, DORIMON,
GÉRONTE, LÉANDRE, PASQUIN

LUCIDOR.

Ah ! quelle joie je ressens de vous voir réconciliés ! Que cet heureux événement redouble le plaisir de vous revoir, mon cher ami !

DORIMON.

Que je suis ravi de vous embrasser, mon cher Lucidor !

LUCIDOR.

Vous voulez bien que mon fils vous fasse la révérence ?

DORIMON.

Venez, que je vous embrasse aussi, ô digne fils d'un digne père ! que vous êtes heureux l'un et l'autre ! Que j'envie votre bonheur !

LUCIDOR.

Ne pardonnez-vous pas à votre fils ?

PASQUIN.

Oui ; mais il nous en coûte cher.

LUCIDOR.

Que veut-il dire ?

DESTOUCHES

PASQUIN.

Monsieur vous le dira.

CLITANDRE, à *Dorimon*.

Ce qu'il y a de certain, Monsieur, c'est que Léandre a bien mérité sa grâce, par le sacrifice qu'il voulait faire à sa sœur. Vous êtes informé, sans doute, de la cause de cette action généreuse. C'est à mon père à vous demander si nos intentions vous sont agréables.

DORIMON.

Elles me le sont d'autant plus, Messieurs, que ma fille est en état de reconnaître votre générosité : elle sera l'unique héritière de mon trésor et des biens, que je viens de recueillir.

LUCIDOR.

L'unique héritière ?

LÉANDRE.

Oui, Messieurs ; je lui cède tous mes droits.

LUCIDOR.

Et votre père y consent ?

DORIMON.

Non-seulement j'y consens, mais je l'exige : c'est le prix du pardon que je lui accorde. Il me l'a promis sur son honneur.

CLITANDRE.

Et moi, je vous promets sur le mien...

Scène VI

HORTENSE, GÉRONTE, DORIMON,
LUCIDOR, CLITANDRE, LÉANDRE, PASQUIN

DORIMON.

Ah ! j'aperçois ma fille. Venez, ma chère enfant ; venez, mon unique consolation.

HORTENSE.

Quelles grâces dois-je rendre au ciel de vous avoir sauvé de tant de périls, pour vous rendre à mes vœux empressés ! Ô mon père, que je suis heureuse ! Je vous rêvais, je n'ai plus rien à désirer.

DORIMON.

Quoi ! vous ne souhaitez pas que je vous donne à Clitandre ?

HORTENSE.

Je ne souhaite que ce qui peut vous plaire.

DORIMON.

Eh bien ! ma fille, rien ne peut m'être plus agréable que ce mariage. Clitandre, donnez-lui la main. Comment ! vous hésitez ?

CLITANDRE.

Oui, Monsieur.

HORTENSE, *à part.*

Ah ciel ! quelle perfidie !

DESTOUCHES

CLITANDRE.

Quand vous saurez ce qui me retient, belle Hortense...

HORTENSE, *fièrement.*

Monsieur, je ne me soucie point de le savoir.

CLITANDRE.

Il faut cependant que vous en soyez instruite.

HORTENSE, *fièrement.*

Que m'importe ?

CLITANDRE.

Apprenez qu'en faveur de notre mariage, Monsieur déshérite Léandre, et veut que j'y consente en recevant votre main. Voulez-vous que mon épouse m'enrichisse de la dépouille de son frère ?

HORTENSE.

Ce que Clitandre me dit est-il vrai, mon père ?

DORIMON.

Oui, ma fille ; j'ai résolu de te rendre parfaitement heureuse.

HORTENSE.

Moi, heureuse aux dépens de mon frère ! Si vous prétendez que j'accepte un pareil bonheur, et si ma désobéissance vous irrite, vous pouvez me traiter comme lui : je fais vœu de mériter cette disgrâce. J'aime mieux mille fois renoncer au monde, que d'y faire la figure la plus brillante, pendant que mon frère sera malheureux.

LÉANDRE.

Ma sœur, je suis sensible à votre amitié ; mais je dois satisfaire mon père, et le faire jouir de mon repentir et de ma punition. J'en ai donné ma parole d'honneur ; je ne la violerai point.

HORTENSE.

Et moi je fais serment que je n'en profiterai pas ; j'en prends à témoin le ciel et tous ceux qui m'écoutent.

CLITANDRE, *lui baisant la main.*

Ô divine Hortense ! je vous aimais ; maintenant je vous adore.

LE TRÉSOR CACHÉ

À Dorimon.

Quoi ! Monsieur, ce généreux débat ne vous touche point ?

LUCIDOR.

Voulez-vous que votre fils s'aïlle cacher dans un désert ?

PASQUIN.

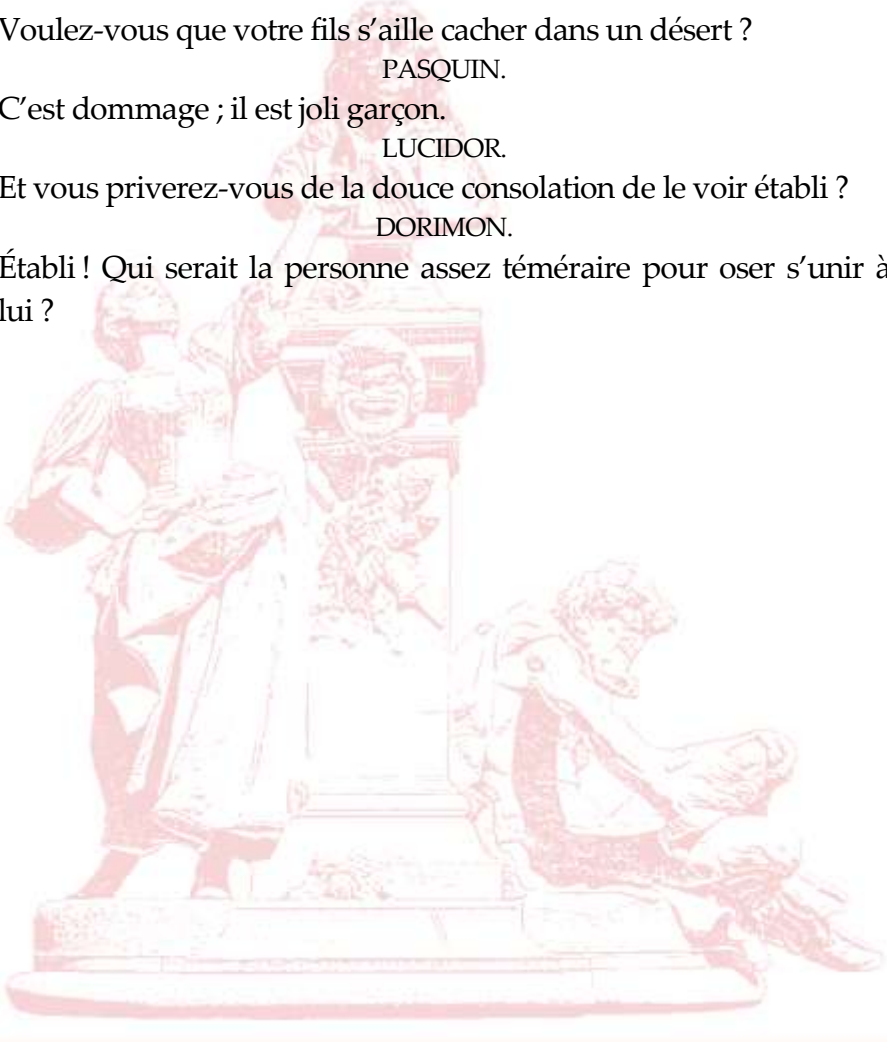
C'est dommage ; il est joli garçon.

LUCIDOR.

Et vous priveriez-vous de la douce consolation de le voir établi ?

DORIMON.

Établi ! Qui serait la personne assez téméraire pour oser s'unir à lui ?





Scène VII

HORTENSE, GÉRONTE, DORIMON,
LUCIDOR, CLITANDRE, LÉANDRE, PASQUIN, JULIE

JULIE, *qui a écouté pendant quelque temps.*

Moi, Monsieur, si mon père y veut consentir.

DORIMON.

Faites-vous réflexion...

JULIE.

Mes réflexions sont faites depuis longtemps. Je connais mieux votre fils que vous ne le connaissez : la bonté de son cœur m'est une caution suffisante des bons procédés qu'il aura pour moi. S'il a fait des folies, c'est qu'il suivait la mode, et figurait avec messieurs les agréables, qu'il croyait des gens merveilleux. Il les connaît, et les méprise. En un mot, je me fie à son repentir, et je jurerais qu'il ne me trompera pas.

HORTENSE.

Ah ! ma chère Julie, que je vous dois de reconnaissance ! Soyez ferme dans votre résolution ; c'est la preuve la plus essentielle que j'attende de votre amitié.

LÉANDRE, *se jetant aux pieds de Julie.*

Trop généreuse, trop aimable Julie, que vous redoublez ma honte

LE TRÉSOR CACHÉ

et mes remords ! Mais je mérite moins que jamais vos bontés : mon père m'a fait justice, je suis déshéritée.

JULIE.

Eh ! suis-je déshéritée, moi ? Je me flatte que non. Pour me punir du penchant que j'ai pour Léandre, me priverez-vous de votre succession, mon père ?

GÉRONTE.

Au contraire, ma fille, je vous autorise à lui offrir votre fortune. Je vais rompre mes engagements avec les parents de ce jeune magistrat. J'ai maintenant autant d'empressement à vous unir avec Léandre, que j'y montrais de répugnance. Puisque Monsieur est inflexible, j'adopte son fils pour le mien, et mon bien suffira pour tous deux.

DORIMON.

Non, il ne suffira pas.

GÉRONTE.

Je suis plus riche que vous ne pensez.

DORIMON.

Et moi, plus indulgent que vous ne croyez. Il y a trop longtemps que je me fais violence ; mon cœur ne peut plus se contenir. Venez, mon fils ; recevez dans mes bras la juste récompense de votre soumission et de la noblesse de vos sentiments : l'épreuve que j'en viens de faire me comble de joie. Je vous rends votre parole, et toute mon amitié. Mon fils, ma fille, mes amis, belle Julie, mon gendre, vous avez tous des cœurs dignes du mien.

PASQUIN.

Et moi aussi, sans vanité.

GÉRONTE.

Je n'en puis plus douter, et je t'en récompenserai. Nous voilà tous d'accord : entrons ; envoyons chercher un notaire, et hâtons-nous

DESTOUCHES

de conclure un double mariage qui fera notre commune félicité.

Tous les acteurs sortent, excepté Léandre et Pasquin.

PASQUIN.

J'ai bien travaillé pour vous remettre en grâce ; mais, pour le coup, vous voilà pris.

LÉANDRE.

J'en suis ravi. Tu me vois aussi las du désordre que je l'aimais. L'expérience m'a convaincu pour jamais que le plus funeste parti qu'on puisse prendre est de se livrer à ses passions, et qu'il n'est point de vrai bonheur sans la sagesse et la vertu.

